

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054
R 399-2

DEUXIÈME ANNÉE.

TROISIÈME SÉRIE.—DEUXIÈME LIVRAISON.

Canadiana

PRIX 25 SOLS.

La Ruche

Littéraire et Politique.

MARS 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-en-Chef.*

G.-H. CARRIER.—*Éditeur-Gérant.*

COLLABORATEURS PRINCIPAUX.

VICTOR BARON.
K***.
ROSALIE M****.
H****.
AUGER DELBREAU.
LÉON G*****.

J. GENTIL.
MALVINA D****.
FÉLIX VOGELI.
***.
VAN HOVEN.
X***.

MONTREAL,

IMPRIMÉ PAR JOHN LOVELL, RUE ST. NICOLAS.

Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *La Ruche Littéraire et Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

TABLE DES MATIÈRES.

	PAGE.
<i>Fragments de correspondance</i> , par AUGER DELBREAU,	65
<i>Le Clerc de Notaire</i> (suite), par LEON G***,	67
<i>Le rêve d'un Proscrit</i> , poésie, par J. GENTIL,	81
<i>Réveries d'un vieux garçon</i> , par TODO,	85
<i>Pensées d'un emballleur</i> , par ***,	88
<i>La Femme</i> ,	90
<i>Adieu</i> , poésie, par L. PLACIDE CANONGE,	96
<i>Industrie, Hygiène</i> , par ***,	97
<i>De la honte</i> , par GOETHE,	98
<i>La Grenouille et le Bœuf</i> , poésie, par V. BARON,	99
<i>L'île de Sable</i> (suite), par H. EMILE CHEVALIER,	100
<i>Une fille d'Eve</i> , poésie, par VAN HOVEN,	110
<i>Guerre, Armée, Modes</i> , par ROSALIE M****,	112
<i>Ma crête rouge brille encore</i> , poésie, par V. BARON,	114
<i>Etudes Physiologiques</i> , par H. F. C.,	116
<i>Beaux Arts</i> , par K,	117
<i>Tablettes éditoriales</i> , par X. Y. Z.	118
<i>Langue Italienne</i> ,	121
<i>Souvenir de décembre</i> , poésie, par V. BARON, musique par J. B. LABELLE,	122

ALMANACH CANADIEN

DES
CONNAISSANCES UTILES,
PAR EDOUARD SIMAYS.

Cet almanach, dont le succès n'a fait qu'accroître depuis son apparition est le plus complet, le plus instructif et le mieux imprimé de tous les ouvrages du même genre qui ont paru, jusqu'à ce jour en Canada. Il renferme une immense variété de données scientifiques, historiques et astronomiques, de faits intéressants et utiles pour tous les hommes de profession, et l'on peut dire qu'il ressemble à une petite encyclopédie portative, où chacun peut puiser les renseignements qui échappent à la mémoire.

La modicité du prix de cet almanach n'est pas un de ses moindres avantages. On peut se le procurer chez tous les libraires à raison de 20 sols.
Février, 1854.

GALIBERT ET FRÈRE.

156. RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEaux de VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS de PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, &c., &c.
Montréal, Juillet 1853.

AGENCE A QUEBEC.

LE Soussigné informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser, *franc de port*, à
THOMAS ETIENNE ROY.
No. 8, rue St-Joachim, Haute-Ville de Québec, 14 juillet.

EDUCATION.

Leçons d'Italien et d'Espagnol par M. Achille Gallarati, linguiste.
S'adresser à M. Gallarati (poste restante) Montréal.
Mars 1854.

CHARLES GUERIN,

A VENDRE AU BUREAU DE LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE, RUE STE. THERESE.

Broché.. .. en un volume, prix 7s. 6d.
Relié très élégamment do prix 10s. 0d.

Montréal, Juillet 1853.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

TROISIÈME SÉRIE.

Fragments de Correspondance.

Guernesey, 7 Février, 1854.

Une décision solennelle vient—dit-on—d'être prise. On s'est résolu de mettre des armées en campagne; M. Bonaparte lui-même prendra le commandement d'une division. Gare aux Russes! Le neveu va renouveler l'Iliade de l'oncle, c'est affaire convenue, il n'y a pas à en douter. La Grande-Bretagne est mue de pareille ardeur martiale. Français et Anglais réuniront leurs forces pour marcher contre l'usurpateur: Bravo! On frappera d'estoc et de taille. Pour Dieu! messeigneurs, fourbissez vos épées, redorez les aigles, car décorations, pensions, croix et rubans vont pleuvoir dru comme grêle! En avant, en avant! L'honneur vous appelle, la gloire vous attend! Voilà la solution du problème diplomatique; quelle sera maintenant la solution du problème Franco-Anglo-Turco-Russomachique? Je vous abandonne généralement le plaisir de la chercher. Pour moi, toujours abîmé dans mes idées noires, je crains de l'envisager. Cependant je vois, avec plaisir, qu'ici les proscrits sont en général satisfaits de la tournure des affaires. La plupart pensent que cette lutte était nécessaire et qu'elle contribuera puissamment à la régénération de notre vieille société; et quoique moi, je pense comme Hugo que:

La guerre est une pourpre, où le meurtre se drape,

J'ai l'assurance intime que l'idée républicaine surgira seulement d'une réorganisation de ce qui est, sur de nouvelles bases avec de nouveaux éléments. Ce qui nous

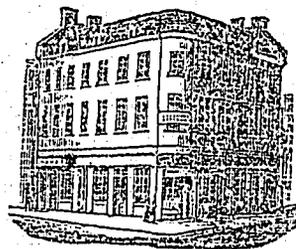
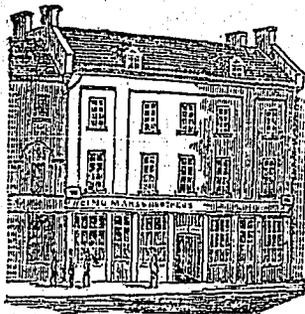
a toujours trompés, c'est la croyance que l'on peut changer la forme sans changer le fond, et obtenir néanmoins un équilibre parfait. Ainsi nous avons en 1848 métamorphosé les institutions au sommet de l'échelle politique, mais nous n'avons eu garde de toucher les institutions placées sur les échelons inférieurs. Il en est résulté une incohérence telle que bientôt notre édifice a chancelé. De vrai, alors, nous n'étions guères en mesure de procéder autrement. Mais vienne un ébranlement général de diverses nationalités européennes, vienne la cohésion de ces molécules hétérogènes qui composent l'état de sociabilité actuelle, *peut-être* sera-t-il possible ensuite d'effacer les divisions existantes et de refondre le gouvernementalisme de notre continent dans un autre moule. Quoiqu'il en soit, il faudrait être aveugle pour ne pas s'apercevoir aujourd'hui de la décomposition de ce qui nous environne et pour ne pas prédire une transformation prochaine. En France, vous savez ce qui se passe. L'homme de décembre lutte de cynisme avec les plus odieux démoralisateurs dont l'histoire ait conservé le nom exécré dans ses annales; en Angleterre le cavalier servant de Victoria, son époux de Cobourg, comme on l'appelle, s'amuse à conspirer *Nicholai ad majorem gloriam*; en Autriche son Altesse François, décréte que la royauté est impeccable; en Espagne la reine réédite la biographie de Messaline; de l'Italie, je n'en dirai rien, mais... la dépravation est la monnaie courante de l'époque.

AUGER DELBREAU.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTERAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
TROS-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIRoux.....	Nicolet.
J. F. G. CouTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LOREMIER.....	L'Assomption.
P. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLEUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belzil.
J. B. E. DORION.....	Aveurville, E. T.
TOUSSAINT LEFEBVRE.....	Laprairie.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE., LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.....	New-York.
LE MESCHACÉDÉ (Louisiane).....	St. J.-B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTAMBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
DR. HARVEY.....	Malbaic.
GUSTAVE de VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie, Bruxelles.....	Belgique.
EDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAROUSSAYE.....	Franklin, (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
H. ST. JORRE, N. P.....	Cacovna.
PÉQUEU, Brown Street, 804.....	Philadelphie.

ETABLISSEMENTS DE CINQ MARS ET FRÈRE.



NO 75 RUE MCGILL, NO 17, RUE ST PAUL.

(Ancien numéro 27).

S'il est à Montréal une maison bien connue, non seulement de tous les Canadiens mais de tous les étrangers qui arrivent dans notre ville, c'est celle de MM. Cinq Mars & frère. Cette maison se compose de deux magasins, l'un situé, on le sait, rue McGill, l'autre établi, personne ne l'ignore, rue St. Paul.

Il serait oiseux de nous étendre sur les mille avantages que le consommateur peut trouver, en se pourvoyant à ce double établissement des objets de toilette qui lui sont nécessaires. La vogue et la renommée ont rendu trop bonne justice à MM. Cinq Mars et frère, pour que nous cherchions à capter l'attention du public par les grossières amorces qu'emploie généralement la réclame. Néanmoins nous croirions manquer d'égards envers nos lecteurs, si nous ne leur recommandions les magasins de MM. Cinq Mars & frère, comme ceux où ils pourront se procurer à des prix infiniment modérés tous les vêtements usuels et tous les habillements de bon ton et de bon goût recherchés par les amis des modes.

Messieurs Cinq Mars & frère possèdent en outre, un assortiment de draps noirs rayés, de couleur, simples et fins, de la meilleure qualité, ainsi que toutes sortes d'étoffes propres à la toilette, telles que soies, cachemires, satins, &c.

D'excellents coupeurs sont attachés à leurs établissements; enfin, on trouvera chez eux cette exquise politesse qui assure d'ordinaire la prospérité aux magnifiques établissements de ce genre.

Montréal, juillet 1853.

CINQ MARS ET FRÈRE.

LE CLERC DE NOTAIRE. (*)



PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE IX.

LA DOUZIEME VENTE.

(Suite.)

Ils sortirent du magasin, traversèrent successivement plusieurs rues et gagnèrent les ruines de l'arc de triomphe de la *Longue-porte*.

Une pluie fine et glaciale obscurcissait les pâles reflets des quelques réverbères disposés çà et là pour combattre les ténèbres de la nuit.

Les passants étaient rares ; et, quoiqu'il fût à peine huit heures, Langrès semblait livré au sommeil.

Parvenu devant les ruines, M. Jeannet fit un signe à son compagnon. Georges jeta autour d'eux un regard rapide.

Personne ne les observait.

Alors le négociant détourna avec beaucoup de précautions deux grosses pierres moussues, accotées à un pilastre, hérissé de ronces qui avaient crû entre les parois disjointes, et, tirant une clé de sa poche, ouvrit une porte basse cachée dans la maçonnerie du pilastre.

— Entrez, dit-il, à Duval.

Le jeune homme n'hésita pas. Jeannet, franchissant aussi la porte, ramena les pierres sur l'embrasure et ferma intérieurement le panneau au verrou.

Une nuit complète les enveloppa de ses ombres. L'humidité était saisissante.

Le négociant battit du briquet et alluma une lanterne sourde dont il s'était muni avant de partir.

Ils se trouvaient dans un petit caveau sans issue apparente. Un épais revêtement de concrétions calcaires, scintillant aux lueurs de la lanterne, blanchissait à la muraille et pendait de la voûte en forme de stalactites aux fantastiques arabesques. De toutes parts, suintaient des gouttelettes d'eau qui tombaient en produisant un bruit sourd et monotone.

Le sol était mouvant, fangeux.

— Où sommes-nous ? demanda Georges avec quelque inquiétude.

— Attendez, répondit Jeannet, vous le saurez bientôt.

Saisissant une pelle, déposée en un coin, il traça à l'extrémité du caveau un quadrilatère de quatre pieds environ, et enleva promptement la boue qui recouvrait la surface. A trois pouces de profondeur, Duval aperçut une plaque de fer.

(*) Voir les numéros de la *Ruche* des mois d'août, septembre, octobre, novembre, janvier (*Deuxième Série*) et février (*Troisième Série*).

Un anneau était fixé à l'un de ses côtés. Le négociant, ayant remis la pelle à sa place, empoigna l'anneau de la main droite en disant :

— Georges, couvrez le chaperon de la lanterne avec votre manteau, de crainte qu'elle ne s'éteigne.

Ensuite il tira l'anneau à soi ; la trappe se souleva en roulant àprement sur ses gonds.

Une bouffée d'air vif envahit le caveau.

— Maintenant, descendez, dit Jeannet.

Le commis eut peur. Il opéra un mouvement en arrière.

— Descendez, répéta brusquement son patron.

— Mais, voulut objecter Georges...

— Mais ? s'écria le négociant, avec impatience.

— Pardon, dit Duval, j'obéis.

Et il s'approcha de l'ouverture béante, mit le pied sur le barréau d'une échelle et commença la descente, tandis que Jeannet, après avoir souflé la lumière, l'immitait en laissant retomber la trappe sur leurs têtes.

Au moment où Georges atteignit le bas de l'échelle, une main s'empara de sa main. Se rappelant les instructions qu'il avait reçues la nuit de son initiation au carbonarisme, le jeune homme croisa son pouce sur celui de la personne invisible, allongea son index sur la première phalange de l'index, son médium sur la première phalange du petit doigt de cette personne, et replia ses deux autres doigts dans la paume de sa main.

Ce signe lui fut incontinent rendu et une voix inconnue prononça ce nom à son oreille :

— Philippe !

— Egalité ! répliqua sur-le-champ Duval.

— Couvre-toi de cette robe et de ce masque, reprit la voix. Tu répondras au numéro 15. Ne l'oublie pas !

Quoiqu'il n'y vît goutte, Georges s'affubla promptement du costume.

— Est-tu prêt ? interrogea-t-on.

— Oui.

— Prends donc cette lanterne, et va droit devant toi, dit l'autre en lui présentant un fanal, dont il déboucha soudain la vitre, et dont la clarté s'échappa joyeuse, en évasant ses rayons comme les lignes d'un angle obtus.

Aveuglé par les jets éblouissants de cette clarté, Duval ferma les paupières. Quand il les rouvrit, il chercha du regard son interlocuteur.

Mais il avait disparu.

Le commis se retourna. A quatre pas de lui se dressait un mur de briques rouges, cintré à sa partie supérieure. Ne voyant plus l'échelle qui avait servi à sa descente, Georges chercha à la voûte la trappe par laquelle il était venu.

Mais la trappe n'existait que dans son souvenir.

Le commis se retourna encore une fois. Et sans plus s'inquiéter du mystère qui l'environnait marcha bravement, suivant la prescription qu'on lui avait faite.

Il était dans un boyau souterrain, fort resserré, et parfaitement sec. Georges chemina pendant trois minutes, et distingua une cloison en planches, grossièrement fabriquée. Là, il dû faire une nouvelle halte. Un carbonaro masqué lui demanda le signe et mot de passe ; et seulement, après avoir reçu ces deux symboles de l'initiation, l'introduisit dans une vaste rotonde, très bien éclairée.

Quatorze individus masqués et encapuchonnés, assis autour d'une table, disaient chaleureusement.

Georges demeura immobile jusqu'au moment où on appela :

— Numéro 15.

—Présent ! dit-il d'un ton ferme.

—Avance.

Il s'approcha de la table.

—Sais-tu où tu es ?

—Au milieu de mes frères, les *bons cousins*.

—Connais-tu quelqu'un dans l'assemblée ici présente ?

—Je l'ignore.

—Jure !

—Je le jure.

—Bien.

—Connais-tu le nom particulier de cette société ?

—Je ne le connais pas.

—Jure !

—Je le jure.

—Veux-tu en faire partie, quels que soient son nom, sa désignation, ses attributions, ses droits, ses devoirs, ses privilèges ?

—J'en veux faire partie.

—Tu le jures !

—Je le jure.

—Jures-tu également de lui être fidèle, et de lui obéir en tout, jusqu'à ce qu'il lui plaise de te délier de ta parole ?

—Je le jure.

—A présent, écoute : tu répèteras, mot pour mot, le serment que je vais te dicter :

Moi, carbonaro, portant le numéro 15, dans la Douzième Vente de l'association générale du carbonarisme, je jure que je ne connais pas un des membres de cette vente ; que néanmoins, je veux en faire partie et m'engage, sous peine de mort, à rester fidèle à ladite douzième vente et à lui obéir en tout, jusqu'à ce qu'il lui plaise de me délier de ma parole.

Georges Duval répéta cette formule, le bras étendu vers une statue de la Liberté. Quand il eût fini, les conspirateurs allèrent tour à tour lui presser la main, en disant :

—Frère, soit le bien-venu dans la phalange sacrée de la rédemption.

Ensuite une place lui fut assignée au bas-bout de la table et la discussion reprit son cours.

A minuit la séance étant levée, un des charbonniers dit à Duval :

—Pour cette fois encore, il faut te laisser bander les yeux et conduire.

Il consentit. On le dépouilla de sa robe et de son masque ; on lui appliqua sa cravate sur les yeux ; on l'entraîna par la main, et dix minutes après, on lui dit :

—Tu es libre.

Georges détacha le bandeau qui l'empêchait de voir, et, à sa grande surprise, se trouva dans la rue St. Amatic près du magasin de sa mère.

CHAPITRE X.

CLEMENCE CLERY.

Autant il est question dans les collèges des folles parties du Quartier-Latin, autant on jase, dans les pensionnats de demoiselles, des douceurs du mariage. A quinze ou seize ans, jeunes garçons et jeunes filles placent leurs espérances à des pôles opposés. Ceux-là, plus sérieux par nature, aspirent aux amours à grand orchestre; celles-ci, plus légères par tempérament, rêvent au duo romantique. Mais comme les extrêmes se touchent, il adrient que les plus ardents désirs des uns et des autres peuvent se synthétiser dans un seul mot : *Liberté !* Faire son droit ou sa médecine, pour un lycéen, voilà la liberté. Donner sa main à un homme, pour une pensionnaire, voilà la liberté ! Les moralistes auront beau dire, notre sexe est infiniment plus rebelle aux institutions domestiques que le sexe féminin. Tandis que nous contemplons le mariage comme la dernière ressource d'une existence trop souvent épuisée, les femmes le considèrent comme le but de la vie. Qu'on ose, après cela, les accuser de vanité ! Cependant, leur sort est bien plus mauvais que le nôtre ! Chargées d'entretenir les relations sociales, de les cimenter, de les raviver, obligées par les lois et l'opinion publique à une incessante sujétion, contraintes d'obéir à une foule de préjugés, de préparer les générations nouvelles; de leur inculquer les premiers éléments de l'éducation, elles ne sont pas même libres de choisir l'être à qui elles unissent leur triste destinée ! Ah ! l'on crie contre l'inconstance des femmes, l'on se répand en plaintes acrimonieuses contre leur frivolité, l'on n'a pas assez d'injures, pas assez de châtimens pour sétrir leurs faiblesses, et l'on ne veut pas qu'elles jouissent du droit de prendre un époux suivant leur goût ! Mais ne sont-elles pas faites de chair et d'os comme nous ? n'ont-elles pas des qualités aussi brillantes que les nôtres ? n'ont-elles pas eu, comme nous, des illustrations, dans tous les siècles, dans tous les pays ? ne leur devons-nous, pas plus, cent fois plus qu'à notre père ? Eh ! sans donner aux femmes cette égalité de rapports, réclamée par Pierre Leroux et son école, sans les immiscer aux affaires administratives, comme le revendiquent les *bloomerites* d'Amérique, ne serait-il pas possible, ne serait-il pas juste qu'elles exerçassent un certain contrôle lorsqu'il s'agit pour elles, de s'imposer un maître ? ne serait-il pas juste que le Code leur reconnût les mêmes droits qu'il reconnaît à leurs maris !

Si la condition des femmes mariées est odieuse en France, la condition des jeunes filles ne l'est pas moins. Ces dernières, dans le royaume de la Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, sont plus indépendantes que chez nous. Avant de contracter un engagement que seule la mort peut rompre, on leur permet de réfléchir à cet engagement, d'étudier celui avec qui elles le signeront, et même d'observer le monde. On leur permet donc d'apprendre à être femmes avant d'être mères. C'est peut-être une des causes principales de la moralité relative des Américaines et des Anglaises. Mais dans notre pays, la coutume agit en sens inverse : Une jeune fille est esclave, *inconséquente*, jusqu'à l'heure de son hymen. Après, elle est émancipée. Le matin de ses noces, on n'osait lui parler, le lendemain... Encore, si elle avait eu la faculté de se lier à son gré ! Mais non, la chaîne qu'elle porte est rarement celle qu'elle aurait voulu porter. Sa famille a pris à tâche de la lui forger, sans même la consulter ! On a usé de caresses, de ruses, de stratagèmes, de perfidies ; on lui a extorqué une signature et un monosyllabe affirmatif, et la voilà rivée à tout jamais.....

Clémence Cléry, assise dans sa chambre, devant un feu pétillant, brodait un col qu'elle destinait à sa mère dont la fête approchait. La douce jeune fille travaillait avec ardeur !—Il est si bon de préparer une agréable surprise à celle qui nous a donné le jour !—Son aiguille voltigeait rapidement à travers le léger tulle, pendant que ses yeux se fixaient de temps en temps, sur un bouquet de fleurs naturelles dont elle s'ingéniait à reproduire les formes gracieuses et délicates. " Comme, maman va être contente ! pensait-elle, en poursuivant sa tâche. Cette bonne maman qui s'imagine que je ne sais pas broder !"

En ce moment, la porte de sa chambre s'ouvrit et madame Cléry parut.

C'était une petite femme de quarante-cinq à cinquante ans, toute rondelette, toute grassouillette, confite en vanité.

Aussi déconcertée à la vue de sa mère que si elle eût été en train de commettre une faute, Clémence se détourna d'un air confus pour cacher son ouvrage. Mais c'était peine inutile ; madame Cléry avait bien autre chose en tête, que l'anniversaire de sa naissance. L'orgueil resplendissait sur ses traits, et un sourire d'onctueuse jubilation caressait ses lèvres vigoureusement carminées.

—Petite, dit-elle, en baisant Clémence au front ; j'ai une nouvelle à t'apprendre, tu vas me remercier... oh ! mais, j'espère !

—Qu'est-ce donc, chère maman ? répondit Clémence encore toute tremblante de son émotion.

—Devine !

—Vraiment...

—Oh ! tu ne trouveras pas ; je t'en défie !

—Mon papa aurait-il été nommé député ?

—Pas encore, pas encore ! ça viendra ! Les élections n'ont pas eu lieu.

—Alors je ne vois pas...

—Cherche !

—Oh ! j'y suis, s'écria Clémence en souriant ; vous avez reçu, pour nous, une invitation de bal à la préfecture de Chaumont.

—Mieux que cela, mieux que cela !

—Comment ; mieux que cela ?

—Eh ! oui, fit madame Cléry avec une bonhomie radieuse.

—Ma foi ! s'écria Clémence...

—Tu jettes ta langue aux chiens, petite !

—Comme vous dites, chère maman.

—Eh ! eh ! je m'en doutais. Ces enfants, ça ne s'occupe de rien. Sans les parents, ces tendres parents, qu'on n'aime pas toujours...

—Oh ! maman, murmura Clémence d'un ton d'affectueux reproche.

—Je ne dis pas cela pour toi, ma fille, reprit la femme du notaire ; mais les enfants ingrats ne sont pas rares. Enfin je te dis que, sans vos parents, vous ne réfléchiriez pas au positif.

—Au positif !

—Sans-doute, petite. Une fille ne peut toujours coiffer Ste. Catherine, comme un garçon ne peut toujours rester garçon.

—Je ne comprends pas, balbutia Clémence, que cette grossière phraséologie commençait à embarrasser.

—Mais sais-tu que tu es jolie comme un cœur ? dit brusquement madame Cléry de la regardant en face. Tout juste mon portrait lorsque j'avais dix-huit ans. Il n'est pas dégoûté le gaillard ! Un brin de fille comme celui-là, et cent mille écus comptants, quand on ne possède pas un sou... Ah ! dame, il pourra se flatter d'avoir fait une fameuse acquisition !

Clémence, sans saisir exactement le sens de ces paroles, se sentait rougir malgré elle et baissait les yeux.

—Ah ! friponne, continua sa mère, tu fais semblant de ne pas entendre.

—Je vous assure...

—Bien, bien ! nous connaissons ça ! nous y avons passé ! mais je ne veux pas te faire languir plus longtemps. Voici de quoi il retourne : Tu as vu le comte Henry de Moissac ?

—Il vient assez souvent à la maison.

—Bon ; comment le trouves-tu ?

—Monsieur de Moissac !

—Oui, le *comte* de Moissac ;—il est comte, tout ce qu'il y a de plus comte !

Clémence fixa sans répondre le bout de son pied qu'elle faisait pivoter sur le talon.

—Il est joli homme, hein !

—Je...

—Pas bête !

—Il...

—On l'adore un peu celui-là !

—J'ignore.

—Oh ! l'espiègle ! Voudrais-tu pas me faire accroire que tu ne l'as jamais remarqué. On sait ce jeu-là sur le bout de ses doigts, mignonne. Allons, lève la tête, et embrassez cette excellente maman qui veut bien se mêler de nos petites affaires secrètes.

Clémence, intriguée et craintive, ne se hâtait pas d'obéir ; madame Cléry la saisit dans ses bras, et après l'avoir baisée sur les deux joues lui souffla quelques mots à l'oreille.

La jeune fille pâlit et s'écria :

—M'épouser ! le comte Henry de Moissac m'épouser ! mais vous n'y songez pas, ma mère !

—Que si—que j'y songe ! répliqua madame Cléry. Après tout, tu le vauz bien, chère petite. Qu'est-ce donc qu'un noble sans argent ?

—Oh ! c'est impossible !

—Pas le moins du monde ! C'est aussi sûr que deux et deux font quatre. La fière comtesse est venue elle-même me faire la demande ! Hein, la présidente et sa pie-grièche de fille vont-elles enrager !

—Non, non, répétait Clémence, au comble de la stupéfaction, c'est impossible !

—Sotte ! et qu'y a-t-il donc d'étonnant à cela ?

—Mais...

—Mais tout est conclu, petite. Tu n'auras que les plaisirs, nous que les peines. Ce sera pour bientôt, ne te désole pas. Ton père n'aime pas que les affaires lambinent. Aussi a-t-il décidé avec madame de Moissac que votre mariage aurait lieu immédiatement après Pâques.

—Ce mariage n'aura pas lieu, ma mère, murmura Clémence.

—Hein ! qu'est-ce que tu dis ? s'écria madame Cléry croyant avoir mal entendu.

—Je dis que ce mariage n'aura pas lieu, ne peut avoir lieu, répéta résolument la jeune fille.

La bonne maman était si loin d'attendre une pareille réponse qu'elle dit à Clémence :

—Pauvre chérie, la joie t'enivre ! Remets-toi, mon enfant. J'ai été trop pressée de t'annoncer cette nouvelle.

—Vous m'aimez, ma mère ! sanglota Clémence, en tombant à genoux.

—Certes !

—Eh bien, au nom du ciel, au nom de votre amour pour moi, ne me contraignez pas à me marier !

Madame Cléry haussa les épaules en souriant.

—Toutes ces petites filles sont de même, dit-elle. Moi-même, je me souviens...

Et s'adressant à Clémence :

—Voyons, relève-toi, enfant. Ce n'est déjà pas quelque chose de si pénible que le mariage, surtout quand on épouse un comte.

—O ma mère, je vous en supplie...

—Mademoiselle c'est assez de simagrées, je n'en ai pas fait autant, moi. La modestie doit avoir des bornes, na ! Allons, habille-toi et descends au salon ; ton prétendu viendra passer la soirée avec nous. Tâche d'être bien jolie ! tu mettras ta robe de velours grenat : celle qui te va si bien...

Sur ce, satisfaite de la délicatesse qu'elle avait déployée en s'acquittant de sa mission, madame Euphrozine Cléry, née Mathelin, sortit de la chambre en marmottant :

—Comtesse ! sera-t-elle heureuse, cette petite ! Ah ! je n'ai pas eu cette chance-là, moi ! si c'était à refaire !...

A peine était-elle partie que Clémence fondait en larmes. Toutefois, sa douleur se calma insensiblement ; la réflexion ramena un peu de sérénité sur son visage. Elle examina vaillamment sa position, et après de longues hésitations, s'approcha d'un pupitre en laque de chine, prit une feuille de vélin satiné et écrivit :

“ MONSIEUR LE COMTE,

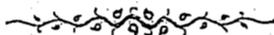
“ Vous êtes un homme d'honneur ; vous l'avez prouvé. Vous ne voudriez pas faire le malheur d'une pauvre fille et le vôtre, en aspirant à la possession d'un cœur qui n'est pas libre. Aussi, monsieur, j'ose compter sur votre courtoisie pour retirer la proposition que vous avez daigné transmettre à mes parents.

“ Je suis, Monsieur le comte,

“ Votre très humble servante,

“ CLÉMENCE CLÉRY.”

—Diable ! se dit Henry de Moissac, lorsqu'il eût achevé la lecture de cette lettre ; c'est aussi clair que laconique : La place est occupée. Mais je suis trop avancé pour reculer. Si elle refuse de capituler, je l'emporterai d'assaut.



CHAPITRE XI.

AMOUR.

On touchait à la fin du mois de mai, 1831. Onze heures du soir avaient sonné. Madame Duval s'était endormie, après avoir remercié le seigneur de la prospérité croissante de son petit magasin de modes, et l'avoir prié de toujours guider ses enfants dans la voie de l'honneur. Georges s'était aussi endormi, mais en songeant à Clémence Cléry, dont, la veille, il avait reçu une boucle de cheveux comme gage de son amour inébranlable. Seule, Lucie veillait dans sa chambrette. Cependant aucune lumière n'annonçait l'insomnie de la jeune fille. Accroupie, toute-habillée sur le bord de son lit, elle écoutait. Quand, sur l'airain sonore eut retenti le dernier coup de minuit, Lucie courut légèrement à sa fenêtre. Cette fenêtre donnait sur un vaste jardin situé

derrière la maison. La lune argentait de ses rayons obliques la façade du bâtiment et la partie du jardin sise immédiatement au-dessous. Le reste était enseveli dans un clair-obscur assez sombre. Écartant le rideau de percale tendu devant la croisée, la modiste promena longuement ses regards dans le jardin. Il n'y avait personne. Alors elle laissa retomber le rideau, sortit de sa chambre sur la pointe du pied, descendit au rez-de-chaussée, traversa l'arrière boutique et entra dans le jardin.

A l'extrémité, sous une charmille de chèvrefeuilles et de clématites, se trouvait une porte, ouvrant sur une impasse. D'un coup d'œil, Lucie s'assura encore que les allées étaient désertes, tira les verrous et entrebâilla la porte. Puis, agitée, tremblante, une main sur la serrure, l'autre appuyée au mur, elle attendit.

La nuit était fraîche et balsamique ; elle portait l'amour sur ses ailes diaphanes.

Lucie attendait. Soudain, un bruit de pas se fait entendre ! la modiste tressaille. . . . Henry de Moissac la serre dans ses bras.

Les deux amants s'assirent sur un banc de mousse, et les mains unies, le regard dans le regard, confondant leur haleine, s'abandonnèrent à cette muette extase qu'on croirait un avant-goût de la béatitude céleste.

Comme dans l'entrevue nocturne de Tony et Clotilde, nous dirons volontiers avec le grand poète et grand analyste, Alphonse Karr : Tout se taisait ; il n'y avait pas un chant d'oiseau, pas un murmure de feuillage. Mais bientôt on entendit les premiers accents d'un rossignol, ces trois sons graves et pleins sur la même note, par lesquels il commence toujours son hymne à la nuit et à l'aurore.

LE ROSSIGNOL.—La lune monte au ciel en silence. Le travail, l'ambition, la fortune sont endormis ; ne les réveillons pas ; ils ont pris tout le jour, mais la nuit est à nous.

Beaux acacias, dont les panaches verts s'étendent sur nos têtes, secouez vos grappes de fleurs blanches, arrosez la terre de vos douces odeurs !

Brunes violettes, roses éclatantes, le parfum que vous ne dépenseriez le jour qu'avec avarice, exhalez-le de vos corolles, comme les âmes exhalent leur parfum qui est l'amour !

La lune ne donne qu'une lumière si pâle, que l'amant ne sait la rougeur de l'amante qu'en sentant sa joue brûler la sienne.

Les lucioles brillent dans l'herbe ; il semble voir des amours d'étoiles tombées du ciel.

Au milieu de cette fête si belle que donne aux amants une nuit de mai, entendez-vous là-bas, à de longs intervalles, la triste voix de la chouette ?

Je ne veux pas mêler ma voix à la sienne.

LA CHOUETTE.—Il n'y a dans l'année que quelques nuits comme celle-ci.

Il n'y a que quelques étés dans la jeunesse.

Et il n'y a qu'un amour dans le ciel.

Tout est envieus de l'amour, et le ciel même, car il n'a pas de félicité égale à donner à ses élus.

Le malheur veille et cherche ; cachez votre bonheur, soyez heureux tout bas.

Tout bonheur se compose de deux sensations tristes : le souvenir de la privation dans le passé et la crainte de perdre dans l'avenir.

LE ROSSIGNOL.—Beaux acacias, dont les panaches verts s'étendent sur nos têtes, secouez vos grappes de fleurs blanches, arrosez la terre de vos douces senteurs.

Chèvrefeuille, vigne folle, jasmin, cachez sous vos enlacements plus serrés, les amants qui vous ont demandé asile.

Faites des nids de fleurs et de parfums.

LA CHOUETTE.—Le malheur veille et cherche ; cachez votre bonheur, soyez heureux tout bas.

Soyez heureux bien vite ; car toi, la belle fille, bientôt le duvet de pêche de tes joues sera remplacé par des rides.

Et toi, l'amoureux, tes yeux auront perdu leur éclat.

LE ROSSIGNOL.—Qu'est-ce que le passé ? Qu'est-ce que l'avenir ? Les rudes épreuves de la vie ne paient pas trop cher une heure d'amour.

Mille ans de supplices pour un baiser.

LA CHOUETTE.—Cette existence qui déborde de vos âmes, vous en deviendrez avares.

Et vous la cacherez dans votre cœur comme si vous enfouissiez de l'or. Vos mains sèches se toucheront sans faire tressaillir votre cœur, et vous ne vous rappellerez cette nuit d'aujourd'hui que comme une folie, une imprudence, et vous frémirez de l'idée que vous auriez pu vous enrhummer.

Puis vous mourrez.

LE ROSSIGNOL.—Oui, nous mourrons ; mais la mort n'est qu'une transformation.

Nous ressortirons de la terre, fécondée par nos corps, roses et tubéreuses, et nous exhalerons nos parfums toujours dans les belles nuits comme celles-ci.

Et nos parfums, ce sera encore de l'amour.

Et toi, chouette, n'est-tu pas aussi amoureuse dans les ruines et dans les tombeaux ?

Mais la lune descend, je cesse de chanter ; car, moi aussi j'ai des baisers à donner.

Beaux acacias dont les panachés verts s'étendent sur nos têtes, secouez vos grappes de fleurs blanches, arrosez la terre de vos douces odeurs !

Henry s'était laissé glisser aux pieds de Lucie et la dévorait de ses yeux. La belle modiste pleurait !.....

—Pourquoi ces larmes, ange adorée ? dit Henry. N'êtes-vous donc pas heureuse de mon bonheur ! n'avez-vous donc pas foi en mon amour ?

—Oh ! si, murmura Lucie, si ; j'ai foi en vous ; ne vous l'ai-je pas trop prouvé ?

—Eh bien ! mon amie, que sert de vous lamenter ? Le temps que nous passons ensemble coule avec la rapidité du vent, devons-nous en flétrir les charmes par la tristesse et la désolation ? Vois, je t'aime ! mon cœur, ma fortune, ma vie sont à toi...te faut-il quelque chose de plus ?

Lucie soupira.

—Parle, ma bien-aimée, poursuivit le comte en s'exaltant ; ordonne ; dispose de moi, je t'appartiens, comme l'esclave à son maître. Commande et j'obéirai ! Mais de grâce, je t'en conjure, sèche ces larmes qui voilent l'éclat de tes beaux yeux ; abandonne-toi à l'ivresse de l'amour ; bannis une mélancolie qui nous afflige tous deux !

—Comment voulez-vous que je ne sois pas triste, lorsque j'envisage l'avenir ? répliqua mademoiselle Duval.

—L'avenir ! s'écria Henry, mais pour nous, il est lumineux, il est resplendissant !

—Pour vous, peut-être !

—Que signifie ?...

—Oh ! tenez, Henry, je vous l'avoue, un pressentiment...

—Enfant ! fit-il avec un sourire à demi-moqueur.

—Et puis, continua Lucie, en baissant la tête, ma position sociale comparée à la vôtre.....

—L'amour égalise les rangs.

—Clémence est riche, elle, au moins !

—Clémence ! dit le comte, en se levant d'un bond.

Lucie éclata en sanglots et balbutia :

—On affirme que vous l'avez demandée en mariage !.....

—C'est faux ! s'écria impétueusement Henry. Si ma mère a désiré mon union avec mademoiselle Cléry, moi, je l'ai toujours repoussée. Mon cœur ne saurait se diviser, ajouta-t-il, en adoucissant le timbre de sa voix, et en prenant la main de Lucie ; puisqu'il était à toi, aurais-je pu le promettre à une autre ? Oh ! comprends enfin combien je te suis attaché !

En effet, Henry de Moissac, aimait passionnément Lucie Duval. C'était la deuxième fois qu'il la voyait en secret !... Pouvait-il alors ne pas être sincère ?

Sans doute, son accent de vérité la toucha, car elle dit en lui tendant son front à baiser :

—Le jour approche ! Après-demain, Henry !

—Déjà !

—Voyez ! les étoiles pâlissent.

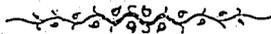
—Oh ! s'écria le comte, en la pressant contre sa poitrine et en imprimant ses lèvres sur les siennes, si tu savais comme je t'aime !...

Lucie essaya faiblement de se dérober à son étreinte, et ils causèrent ainsi enlacés jusqu'à ce que le roulement d'une voiture sur le pavé de la rue les avertit qu'il fallait se quitter.

—Les maraîchers arrivent en ville ; partez, dit Lucie.

—Au revoir, ravissante créature ! répondit Henry en s'éloignant.

La modiste referma la porte du jardin, puis regagna lentement sa chambre. En y arrivant, elle tomba à genoux et ses joues se couvrirent de larmes.



CHAPITRE XII.

DESHONORÉE !

Quand, à huit heures du matin, mademoiselle Duval descendit à son atelier, ses traits pâles et défaits, ses yeux bistrés par l'insomnie ne manquèrent pas d'attirer l'attention des ouvrières qu'elle employait. Tant que la jeune fille demeura au magasin, elles se contentèrent de se communiquer leurs impressions par des clignements ; mais dès qu'elle fût sortie pour aller préparer le déjeuner, les langues affamées, par un jeûne forcé, prirent complète revanche.

Ce fut mademoiselle Augustine qui ouvrit le feu.

—Pauvre Lucie ! minauda-t-elle avec cet accent de pitié railleuse que les femmes savent si bien prendre lorsqu'elles veulent se moquer d'une de leurs compagnes, sans se compromettre ; pauvre Lucie ! comme elle est malheureuse !

—Ah ! dame, oui ; elle est joliment malheureuse ! appuya Héloïse.

—Mais qu'a-t-elle donc ? s'écria la blonde Elvina.

—Oui, qu'a-t-elle donc ? ajouta Hortense, piquant son aiguille dans son fichu, en signe de repos.

Toutes les autres suspendirent leur travail, et répétèrent la même exclamation en dirigeant leurs regards vers Héloïse, qui, les jambes croisées, ourlait une bande de batiste attachée sur sa robe par une épingle.

Héloïse feignit de ne pas comprendre que cette question s'adressait à elle.

—A propos, dit alors Eugénie, savez-vous la grande nouvelle ?

- Quelle nouvelle ?
- On assure que mademoiselle Cléry se marie.
- Se marie !
- Qui t'a appris cela, petite, interpella Héloïse, furieuse de la révélation d'un secret qu'elle croyait posséder toute seule, et dont elle voulait régaler ses bonnes amies.
- Oh ! répondit timidement Eugénie, je le tiens d'une personne de ma connaissance.
- Ton capitaine d'artillerie, fit Elvina en ricanant.
- Que veux-tu dire ? balbutia l'apprentie rongissant jusqu'aux oreilles.
- Rien que tu ne saches parfaitement, ma chère. Du reste M. Edouard doit être bien informé, il est au mieux avec M. Cléry.
- Tu te trompes, reprit vivement Eugénie ; ce n'est pas M. Edouard qu'épouse Clémence.
- L'amour t'aveugle.
- Non, ce n'est pas lui ; j'en suis sûre, moi.
- Oh ! elle s'enlève comme une soupe au lait ! s'écria Héloïse. On ne veut pas te le manger, ton artilleur, petite.
- J'estime qu'il vaut bien ton rat-de-cave ! repartit Eugénie piquée.
- Qu'est-ce à dire, s'écria Héloïse, en se levant sur les pieds. Il me semble que cette pimbèche se permet...
- Allons, allons, Héloïse, ménage-là ! intervinrent les autres modistes, craignant que la dispute ne dégénérât en des vols de faits qui auraient rappelé la maîtresse de l'établissement.
- Ah ! la sottise ! elle me le paiera, marronna notre susceptible grisette en menaçant l'apprentie du poing.
- À cette scène succédèrent quelques minutes de calme plat. Tout-à-coup, Augustine ennuyée d'un silence qu'elle considérait comme une perte de temps, s'écria :
- Mais tout ça ne nous explique point, pourquoi la patronne vous a aujourd'hui une figure de déterrée ?
- C'est vrai, dit Elvina. Je parie qu'Héloïse....
- Oh ! tu caches ton jeu.
- Je vous promets... à moins pourtant...
- A moins ?...
- Des cancons !
- Raconte toujours.
- Eh bien ! Il paraît qu'on disait hier à la fontaine que le bel Henry...
- De Moissac ?
- Oui, le comte Henry de Moissac allait se marier.
- Mais avec qui ?
- Eh ! laissez-moi achever ! Vous êtes impatientantes à la fin. Vous voulez tout savoir, et dès qu'on ouvre les dents....
- Va, dit Elvina. Nous ne t'interrompons plus.
- Il faudrait d'abord commencer par te taire, répondit Héloïse d'un ton aigre.
- C'est juste, dit Elvina. Mais avec qui se marie-t-il ?
- Tu ne devines pas ? repartit Héloïse.
- Ma foi...
- Oh ! dit Augustine à mi-voix, serait-ce avec mademoiselle Lucie ?
- Bête ! répondit généreusement la grosse fille. Il se moque pas mal d'elle.
- Cependant....

— Il n'y a pas de cependant qui tienne. Je te dis que le comte lui a lanterné des blagues et qu'il l'a plantée là. Après tout, il a bien fait. S'imaginait-elle pas qu'il l'épouserait, elle, une bégueule vaniteuse et qui n'est pas belle.....

— De fait, elle n'est pas belle, répondit en écho Elvina.

— On pourrait même ajouter qu'elle est fort laide, renchérit Eugénie.

— Quelle dégaine !

— Un visage de cire !

— Ça voudrait se donner des manières de grande dame !

— Elle est propre la grande dame !

— Parce qu'elle a été quatre ans en pension, voilà-t-il pas un peu !

— Sa mère est une ancienne cuisinière !

— Et son père était jardinier !

— Soyez tranquilles, reprit Héloïse, c'est fini ; ni-ni fini, continua-t-elle. Le comte Henry de Moissac épouse Clémence Cléry. Leurs bans seront publiés dimanche prochain à la cathédrale, j'en suis certaine.

— Attrappe, mademoiselle Lucie ! s'écria unanimement le chœur féminin.

— Je ne m'étonne plus qu'elle soit triste comme un bonnet de nuit, dit alors Hortense.

— Oh ! dit Héloïse, si c'était tout !

— Comment, il y a encore quelque chose ?

— Pour ça, oui. Mais on colporte tant de menteries. Je n'oserais certifier, quoique ça s'accorde assez avec ce que j'avais déjà remarqué.

— Qu'as-tu remarqué ?

— Ah ! voilà ! On ne jase pas autant que vous, mes biches, mais on observe.

— C'est naturel, quand on a pour amoureux un employé des contributions indirectes, souffla Eugénie à Porcille d'Augustine.

Par bonheur Héloïse n'entendit pas ces mots, car elle les eût relevés de façon à fermer pour longtemps la bouche à celle qui les avait prononcés.

La subite réapparition de Lucie dans le magasin, imposa trêve aux commentaires dont elle était l'objet. La sœur de Georges s'assit à sa place habituelle et saisit une pièce de velours dans laquelle elle devait tailler un fond de chapeau ; mais son esprit était ailleurs, ses doigts tremblaient et les ciseaux mal dirigés déchiquetaient si maladroitement l'étoffe qu'Héloïse qui surveillait sa patronne de l'œil, ne put s'empêcher de lui dire avec un air de compassion fort habilement joué :

— Mademoiselle est indisposée ; elle a sans doute la fièvre, car tout son corps frissonne...

— Vous vous trompez, répondit sèchement Lucie.

— Au surplus, dit Héloïse, sans se déconcerter, cela est votre affaire et non la mienne. Mais vous paraissez très mal à l'aise ; je m'en rapporte à toutes ces demoiselles. Si M. le comte de Moissac entrait ici, il ne manquerait pas de vous conseiller d'aller vous mettre au lit.

Lucie sentit le trait que lui décochait la maligne grisette ; mais elle eût le bon esprit de n'en rien témoigner. Seulement, le soir, à l'instant où les ouvrières se disposaient à quitter le magasin, elle la prit à l'écart et lui dit :

— Mademoiselle Héloïse, je vous remercie de vos services. Vous aurez la bonté de chercher de l'occupation ailleurs.

Puis elle rentra dans l'appartement du fond, où Georges causait avec sa mère. Le commis était tout joyeux. Aussi satisfait de son zèle pour la cause républicaine que de son ardeur au travail, M. Jeannet, avait porté à deux milles francs ses appointements, en lui donnant à entendre que l'année suivante il l'associerait à son commerce. Un bonheur n'échoit jamais sans un autre, dit un

vieux proverbe. Le jeune Duval avait également constaté la vérité de cet adage, car, dans cette même journée, il avait reçu une lettre de son ami Duchesne qui lui annonçait sa promotion au grade de sous-lieutenant et l'obtention d'un congé de trois mois.

—J'espère que Lucie va être agréablement surprise, disait Georges à madame Duval, avant le retour de sa sœur dans l'arrière-boutique.

—Je le souhaite, mon fils, répliqua la veuve avec une tristesse indéfinissable.

—Cet excellent Louis, continua Georges ! y a-t-il longtemps que je ne l'ai vu ! Avec quel plaisir je l'embrasserai ! Nous étions encore enfants, lorsqu'il s'engagea. Je parie qu'il ne me reconnaîtra pas. Et ma sœur qu'il faisait sauter sur ses genoux ! Mais, qu'avez-vous donc, ma mère ? demanda-t-il soudain, en s'apercevant que la veuve pleurait.

—Rien, mon cher enfant, rien !

Le jeune homme insista et madame Duval, pressée par ses instances, finit par lui confesser qu'elle craignait que Lucie ne fût attaquée de la poitrine.

—N'as-tu pas remarqué combien elle est changée ? dit-elle en terminant.

—En effet, répondit Georges, elle n'est plus gaie comme autrefois ; ses couleurs se flétrissent. Mais ce changement peut provenir d'une autre cause. Il faudrait l'interroger.

—Penses-tu que je ne l'aie pas déjà fait ?

—Que vous a-t-elle répondu ?

—Ah ! dit douloureusement madame Duval, elle m'a répondu que je m'abusais, que jamais elle n'avait été si bien portante. Chut ! la voici !

Lucie entra ; son frère l'examina attentivement. Il fut surpris de l'altération de ses traits, et plus surpris encore de ne pas l'avoir observée plus tôt. C'est qu'à moins de cette profonde sollicitude qui remplit le cœur d'une mère pour son enfant, il est fort difficile aux personnes qui vivent en commun, de discerner les nuances imperceptibles qu'une maladie morale peut répandre insensiblement sur la physionomie de l'une d'elles. De même que nous ne nous voyons pas vieillir, de même nous ne voyons guères vieillir ceux avec qui nous sommes en relations quotidiennes.

—Es-tu souffrante, bonne sœur ? demanda Georges, en prenant la main de Lucie.

—Moi ! repartit-elle, avec un sourire contraint, mais nullement. Est-ce que tu ne me trouves pas ma mine ordinaire ?

—Du tout, tu es fort pâle.

—Oh ! je l'ai toujours été.

—Ne va pas tomber malade, petite sœur. Le moment serait mal choisi. Moi qui ai une si bonne nouvelle à te communiquer !

—Une bonne nouvelle à me communiquer !

—Certainement. Louis m'a écrit.

—Ah ! exclama Lucie avec indifférence.

—Il est nommé sous-lieutenant.

—J'en suis charmée.

—N'aimerais-tu pas à le voir ?

—Tu sais bien, Georges, que j'aime à voir tous tes amis.

—De quel ton tu me dis cela ?

—Bonne nuit, maman, dit Lucie, en embrassant madame Duval. Je suis légèrement fatiguée ; je vais me reposer.

Le lendemain, Clémence Cléry, accompagnée de sa mère vint au magasin de M. Jeannet pour faire quelques emplettes. On conçoit que Georges ne confia à aucun de ses collègues le soin de servir les deux dames. Clémence avait un

air de mélancolie qui attrista profondément le pauvre commis. La femme du notaire par contre, était radieuse à l'excès. Elle daigna s'informer de la santé de Georges et de madame Duval, chose qui ne lui était pas arrivée une seule fois lorsque le jeune homme était clerc à l'étude de son mari ; elle poussa même l'amabilité jusqu'à le recommander à M. Jeannot, qui répondit, en souriant, que Georges était le meilleur de ses employés. Mais, pendant la conversation de sa mère avec le négociant, Clémence eût le temps de glisser à son amant un petit billet qu'elle tenait roulé entre la paume de sa main et son gant.

Ce billet renfermait quelques lignes désolantes. Les parents de Clémence voulaient la forcer d'épouser le comte Henry de Moissac. Elle repoussait une alliance qu'elle abhorrait ; mais on la tourmentait, on l'outrageait, elle était malheureuse, &c, &c, &c.

Duval avait déjà ouï parler des prétentions de M. de Moissac à la main de mademoiselle Cléry, mais il n'avait pas ajouté foi aux bruits de la ville. Aussi la lettre de sa maîtresse l'atteignit-elle droit au cœur. Mille desseins funestes roulèrent dans son cerveau. Il songea à enlever Clémence et à fuir avec elle. Mais les principes sévères de la jeune fille lui étaient trop bien connus pour qu'il s'arrêtât à ce projet. Alors, il songea à provoquer le comte en duel ; mais de Moissac n'occupait-il pas un poste élevé dans la charbonnerie, et les statuts de l'association ne punissaient-ils pas le duel entre les *bons cousins* ?

Tirailé par ces idées incohérentes, Georges revint chez sa mère et monta aussitôt à sa chambre, afin de chercher, dans la solitude, une solution au problème qui l'embarrassait. Il se jeta, tout habillé sur son lit ; mais le sommeil s'était déclaré son ennemi. Le malheureux eut beau se tourner, se retourner, s'agiter en tous sens, il ne put clore les paupières. Son front était brûlant, son cœur battait avec une violence et une sueur moite inondait ses membres. Georges avait la fièvre. Désespérant de s'endormir, il se leva et descendit au jardin, pensant que le grand air et un tour de promenade lui feraient du bien.

C'était l'heure du rendez-vous de Lucie avec Henry de Moissac. Assis sous la charmille de chèvre-feuille, les deux amants renouvelaient pour la centième fois leurs serments, d'éternelle fidélité, lorsque soudain, mademoiselle Duval tressaillit.

—N'avez-vous rien entendu ? dit-elle tout bas, en se dégageant du lien que le bras de Henry formait autour de sa taille.

—Rien, que le céleste gazouillement....

Lucie lui posa vivement le doigt sur les lèvres en lui montrant une ombre qui s'avancait à vingt pas d'eux.

—C'est un homme !

—C'est mon frère !

—N'ayez pas peur, je vous protégerai.

—Non, non ; partez ! partez !

—Mais vous ?

—Partez, ou nous sommes perdus !

Henry se précipita vers la porte, et sortit. Lucie, essaya de s'esquiver par une contre-allée. Il était trop tard. Georges avait vu ce double mouvement de retraite. Mais encore tout absorbé par sa préoccupation, il ne s'était pas immédiatement rendu un compte exact de la scène qui avait frappé son sens visuel.

—Qui va là ? dit-il en reprenant pied sur le monde extérieur.

Et il s'élança à travers une plate-bande.

—Lucie ! Est-ce toi, ma sœur ? s'écria-t-il.

—Oui, répondit la jeune fille, se sentant défaillir d'effroi.

Georges, d'un bond, fut à la porte du jardin.

Elle était encore entr'ouverte.

— Mon Dieu ! je n'avais pas rêvé ! s'écria-t-il avec une expression déchirante.

Puis il revint près de sa sœur qui se tenait debout, immobile comme une statue.

— Lucie, lui dit-il d'une voix grave, quoique horriblement altérée, tu n'étais pas seule ici.

— Pardon, essaya-t-elle...

— Ne mens pas, Lucie ; ne mentez pas, mademoiselle ! J'ai vu ! un homme était avec vous... là... sous cette charmille... Vous allez me dire son nom !

— Je ne le puis.

— Tu me le diras, tu me le diras, sur-le-champ, hurla Georges, dont les dents se froissaient convulsivement.

— Mon frère, je t'en supplie, dit la modiste tombant à genoux.

— Lucie, je ne suis pas le frère d'une fille déshonorée. Vous avez souillé notre réputation, je vous renie...

— Oh ! non, Georges...

— Dites-moi le nom de cet homme ; je veux le savoir !

— Promets-moi que tu ne te battras pas avec lui.

— S'il est digne de toi et s'il consent à réparer son injure...

— Oh ! il y consentira. Il me l'a juré...

— Son nom ! son nom, te dis-je !

— Henry de Moissac, répondit Lucie en s'évanouissant aussitôt après avoir fait cet aveu.

Georges n'essaya pas de la secourir : Il était stupéfié ! LÉON G*****.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

(La suite au prochain numéro.)



Le Neve d'un Proscrit.

Le feuillage ondulait à la forêt ombreuse ;
 L'oiseau bleu se baignait dans l'onde paresseuse,
 Et ne parfumait plus les arbres assoupis ;
 Les lianes en fleurs laissaient tomber leurs plis,
 Dans le ruisseau limpide où le ciel se reflète ;
 Le soleil se couchait et la ville muette
 Se reposait vaincue au retour de la nuit.
 Tout semblait écouter : pas un chant, pas un bruit....
 C'était l'heure où la vierge en rêvant se promène,
 Où l'enfant recouvert du manteau d'un vieux chêne,
 S'assoupit en passant la main dans ses cheveux.....
 Hommes, au front plissé, dont le nom est pompeux,
 Potentats qu'on encense en guise de relique,
 Riches, connaissez-vous une nuit d'Amérique ?
 Une nuit près de l'eau, non loin d'une cité,
 A l'ombre d'un grand arbre un frère à son côté ;
 Une nuit de langueur où l'étoile est mourante,
 Où l'herbe est tiède et verte, où la fleur enivrante
 Se penche pour dormir sur le sein d'un amant ;
 Une nuit où le cœur palpite faiblement,
 Où le corps enroulé dans un cercle de brume

Laisse l'âme rêver sans froid, sans amertume,
 Et s'envoler bien haut dans un ciel azuré ;
 Une nuit d'Orient à l'éventail ambré,
 Aux baisers moëlleux, à l'énergante ivresse,
 Au soupir fugitif qui passe et vous caresse ;
 Une nuit de silence et de recueillement,
 Où l'oiseau se repose et fait cesser son chant !
 Où la terre se fond dans la vague atmosphère,
 Où la matière dort, où l'âme est tout entière !
 — Que valent donc vos bals mornes et sans gaieté,
 O mes puissants seigneurs près d'une nuit d'été ?
 Admirez, s'il vous plaît, cette taille divine
 Que contournent si bien et soie et crinoline ;
 Papillonnez autour de ces pèris du soir,
 Qui teignent avec art leur chevelure en noir,
 Empruntent les couleurs du carmin ou du plâtre
 Et donnent à leur bouche un souris de théâtre.
 O Richelieux ridés, soyez resplendissants,
 La valse sera longue et les lustres brillants.
 Mettez sur la poitrine une croix d'antichambre
 Conquise au lendemain de juin ou de décembre,
 Bonaparte, ce soir paré comme un mandrin,
 Viendra des courtisans entendre le refrain
 Et donner au plus vil un baiser sur la joue.
 Enivrez-vous, dormez tout maculés de boue,
 Généraux, orateurs, mouchards stipendiés ;
 Semez les tapis bleus où se posent vos pieds,
 De diamants volés au peuple qui travaille
 Et pour s'abriter n'a qu'une mesure en paille.
 Immondices impurs d'un monde sans amour,
 Vautrez-vous dans la fange, et la nuit et le jour ;
 Voleurs de grands chemins qui partagez la France,
 Plus lâches qu'un bandit de Rome ou de Florence ;
 Forbans armoriés, s'il en est temps encor,
 Grouillez, agitez-vous dans vos tourbillons d'or !...
 Moi je reste endormi sous l'arbre d'Amérique ;
 Et mon rêve est plus beau que votre chant lubrique,
 Vos rondes de salons où, sous les lustres vifs,
 Chaque marquise étale à tous regards lascifs,
 Des traits pâles et fanés dans la veille et l'orgie
 Par le contact de l'homme à la lèvre rougeie.
 Paradez aujourd'hui sur vos sanglants trétaux,
 Ministres procureurs, pourvoyeurs d'échafauds ;
 Messalines, valsez : — car la valse est brûlante ;
 Demain il faudra tendre une main blémisante....
 Valsez : loin de vos bruits, moi je m'endors et rêve,
 Tantôt sous l'arbre vert, tantôt près d'une grève ;
 Et mon rêve toujours s'envole vers les cieus,
 Vers la France et ma mère, au souris gracieux.
 Je pense au groupe aimé qui le soir se repose
 Non loin d'un grand foyer quand la journée est close ;
 Et s'accoude ravi sur la table de bois,
 Près d'un père adoré qui lit à haute voix
 Les versets de la Bible où Dieu se fait entendre.
 Je me rappelle aussi ma sœur à la voix tendre,
 Belle petite sœur qui va cueillir encor

Des blucts qu'elle mêle avec ses tresses d'or,
 —Et qui chaque matin pleure, demande au père
 Si du fond de l'exil bientôt viendra le frère.
 —Mon ange aux doux yeux bleus, ne compte pas les pleurs
 Qui voilent ton regard ; ne compte pas les fleurs
 Que tu brodes pour lui, sous l'ombre du vieux chêne
 Où, son livre à la main, et l'âme d'amour pleine,
 Il venait tous les jours contempler l'horizon,
 Se noyer dans l'azur et murmurer un nom.
 Peut-être il te faudra longtemps dans la prière,
 L'attendre : mais enfant, il doit venir, espère !
 Espère et crois à Dieu qui me dit chaque soir,
 Que sous l'arbre du seuil je dois encor m'asseoir,
 Au milieu de vous tous, de la Sainte Famille.—
 J'aime à me souvenir du frère à l'œil qui brille
 Comme un charbon ardent, comme une étoile aux cieux ;
 D'un frère au large front qui s'enfuit soucieux
 D'un monde où l'âme est nulle, où règne la matière,
 Pour courir en sauvage aux plaines de bruyère,
 Un fusil sur l'épaule, un souvenir au cœur.
 Et toi, saint patriarche au regard de penseur,
 Aux cheveux tout blanchis par deux ans de souffrance,
 Crois à la liberté qui berga ton enfance ;
 Combats jusqu'à la mort dans l'arène du vrai :
 Sous ton aile, mon père, un jour je reviendrai
 Pour déchirer le voile à l'immonde égoïsme
 Et clouer au carcan le pied du despotisme.
 Père, je reviendrai : je ne sais à quelle heure ;
 L'univers est si grand, si loin est ta demeure !
 Mais hier, quand le feuillage était silencieux,
 Quand le dernier rayon d'un soleil radieux
 Eut disparu derrière une touffe de charme,
 La nuit m'enveloppa dans un magique charme,
 Et roulé dans les plis d'un rêve plein d'azur,
 J'aperçus ce tableau dorant l'horizon pur :
 Adossée au taillis, au flanc d'une colline,
 Tout près d'un courant d'eau qui creuse une ravine,
 Est une maison blanche avec des volets gris :
 D'un voile parfumé, des marronniers fleuris
 La couvrent toute entière et cachent à la vue
 Sa porte à deux battants qui se ferme à la rue.
 Cette maison coquette est la mienne : et souvent,
 Je montai son perron lorsque j'étais enfant.
 Devant cette maison est une croix antique,
 Qu'un passant surnomma la croix du viatique,
 Qu'à chaque Fête-Dieu ma mère orne de fleurs
 Et que le paysan, inondé de sucurs,
 Aime pour reposer sa tête endolorie.
 La révolution ne l'a jamais meurtrie ;
 Car elle porte au front le mot : *Fraternité !*
 Et le chaume voisin a toujours abrité
 L'homme aux pieds nus, couvert de boue et de poussière,
 Que dévorait la soif, qu'étreignait la misère.
 Or, du soleil couchant, la mourante lueur
 Dorait la maison blanche et la croix du sauveur ;
 Les arbres attiédis balançaient leur feuillage

Et l'oiseau gazouillait son gentil babillage ;
 Le pâtre était assis ; le laboureur hâlé
 Ramenait-ses chevaux par le chemin sablé.
 La cloche du village en déployant ses ailes,
 En tintant l'Angelus, annonçait aux fidèles
 Le moment du repos et la fin d'un beau jour.
 Un seul nuage aux cieus, hardi comme une tour,
 Ressemblait au géant qui domine l'espace ;
 Proté aux longs contours il transforma sa face,
 Se découpa splendide au-dessus du taillis
 Et disparut soudain en de légers débris
 Que la brise emporta comme un fil de Marie.
 Après cela, je vis une étoile chérie
 Apparaître soudain sur le haut de la croix ;
 —Et mon père courbé s'assit, comme autrefois,
 Auprès de ses enfants sur la pierre moussue :
 Son visage brilla d'une flamme inconnue,
 Son doigt montra le ciel et le sentier voilé
 Où dans l'ombre du bois se sauva l'exilé.
 Il parla quelque temps : sa voix était émue
 Et des larmes de joie obscurcirent sa vue ;
 Il avait aperçu là-bas près du chemin
 Un voyageur assis la tête dans sa main
 Noyé dans un rayon d'amour mélancolique ;
 Il avait reconnu...—Sur l'herbe balsamique,
 A gauche de mon père, était l'ange, ma sœur
 Qui, pressentant aussi l'approche d'un bonheur,
 Regardait vaguement tantôt le toit grisâtre
 De la blanche maison, tantôt le ciel bleuâtre ;
 Et s'accoudait pensive à côté du vieillard.
 A droite était couché, sauvage et sans regard,
 Les pieds noirs et poudreux, un jeune homme, mon frère ?
 Ma mère, près de lui, commençait sa prière,
 Et plus loin, au degré de la Croix de Jésus,
 Ma grand' mère priait et ne regardait plus.
 J'entrevis devant moi, par le sentier qui mène
 Au moulin du village, une forme incertaine.
 Ami, comme autrefois dans le carré des Houx
 Tu diriges tes pas au lieu du rendez-vous ;
 Que viens-tu faire ici ? la France nous repousse,
 Moi je suis dans l'exil assoupi sur la mousse ;
 Mes frères maintenant languissent en prison
 Ou pour l'éternité sommeillent au gazon :
 Ma famille bientôt dans le calme endormie,
 N'ouvrira pas, la nuit, à ta parole amie :
 Mais tu marches toujours : c'est que la voix du cœur
 T'annonce qu'aujourd'hui le lointain voyageur
 Doit souper avec vous dans la même chaumière.

 Ensuite j'aperçus une grande lumière...
 Mon frère avait souri, ma mère m'embrassait,
 Mon âme était comblée et le proscrit pleurait...
 Ainsi finit mon rêve : Hâtons-nous, du courage !
 Et reprenons joyeux notre sac de voyage :
 Hâtons-nous, compagnons, la ville au palais d'or,
 Aux toits de feu, Lima ne paraît pas encor !

RÉVERIES D'UN VIEUX GARÇON.

A PROPOS DE LA ST. VALENTIN.

Je suis vieux garçon à présent, et j'approche rapidement de cette période qui me ferait passer pour fou aux yeux de mes amis si je songeais à prendre femme, et leur conseillerais de m'enfermer dans un hôpital de lunatiques si j'en prenais une. C'est peut-être ma faute ; mais je suis plutôt disposé à croire que le sort a eu bonne part dans cette affaire. J'ai toujours aimé la société des femmes, et mes souvenirs les plus lointains me retracent encore la figure d'une jolie petite fille de mon âge. Je n'avais alors que quatre ans ; et sa mémoire est aussi présente à mon esprit à...—bah ! qu'importe l'âge !—qu' alors. Si c'est par ma faute que je ne suis pas marié, je dois croire que c'est dû à une vieille idée implantée en moi dès mon enfance, et qui s'est attachée à moi depuis ce temps. J'ai toujours cru que “ les mariages sont enregistrés au ciel,” et qu'une fois enregistrés là, rien ne peut les empêcher sur terre. Faites ce que vous voudrez, vous serez marié en dépit de vous-mêmes ; et celui dont “ le mariage est enregistré au ciel ” se trouvera quelque beau jour ou quelque belle nuit marié en s'éveillant malgré toute l'opposition des mortels.

Je ne sais où j'ai pêché cette idée, mais je l'ai toujours attribuée aux doctrines de Calvin. Qu'elle vienne de là ou non, elle a sans-cesse été pour moi un sujet de consolation ; car, après avoir cherché une femme (personne n'en a cherché plus que moi), et toujours sans succès, je me suis consolé avec la pensée qu'il en était “ ordonné autrement ; ” et en bon chrétien j'ai cru qu'il était de mon devoir de me soumettre.

Quelques personnes peuvent penser que cette croyance n'est pas orthodoxe et qu'elle peut faire grand nombre de vieux garçons et de vieilles filles qui, sans cela, ne fussent pas restés célibataires. Supposez que cela arrive ; est-ce qu'ils ne sont pas nécessaires en ce monde, pour avoir soin de ces infortunés enfants qui ont de méchants parents ou pour ceux qui n'en ont pas du tout ; ou bien, ce qui est encore pis, pour veiller sur la progéniture de ces couples d'amoureux romantiques, qui croient que la vie dans l'état de mariage est comme un long jour d'été, sans un nuage qui éclipse le soleil du bonheur conjugal, et que si un malheur arrive, l'époux pourra se rendre en Californie et la femme à la maison de charité ? En effet, indépendamment de son utilité dans la société, je considère un vieux garçon comme tout à fait indispensable pour remplir un vide dans le grand ordre de la nature ; sans lui, il manquerait un anneau à la chaîne. De même que l'éponge est le type du plus bas degré de la vie animale, de même le vieux garçon est au bas de l'échelle de la famille humaine ; mais tout aussi nécessaire pour nous montrer par quels moyens gradués la nature porte l'humanité à la perfection, représentée par le père d'une nombreuse famille de petits enfants, qui tous ont été vaccinés et ont eu la rougeole.

Les poètes nous parlent de l'amour, et nous donnent à supposer que ce sentiment ou cette passion ne peut exister qu'une fois ; que, dès que cette flamme a embrasé le cœur, elle ne cesse de brûler qu'après l'avoir entièrement consumé, ou bien que, s'il reste une partie intacte de cet organe, elle est à l'épreuve d'une autre attaque, comme un enfant qui a fait ses dents ou qui a eu la fièvre scarlatine, ne court plus le danger de recommencer. Je n'ajoute aucune foi à de telles opinions. Je suis plutôt porté à croire que les circonstances contrôlent l'amour, et qu'il change, comme toute autre maladie, selon la nature et l'état de la constitution sur laquelle il agit. Tel homme aura une attaque sérieuse—il sera dangereusement malade—probablement il sera conduit au suicide, à la folie, tandis qu'un autre s'en tirera aisément, sans déranger ses occupations ni son régime ; la maladie est la même dans tous les cas, toute la différence est dans le patient. Moore, dans de magnifiques vers, nous parle d'un héliotrope qui se tournait avec amour vers son Dieu à son coucher comme à son lever. C'est très vrai, je l'admets ; mais un héliotrope n'est pas une femme, tant s'en faut, et le témoignage d'un poète n'a pas beaucoup de poids ; ainsi je ne vois pas de raison pour changer mon opinion.

Allons ! où donc est ma plume ? J'avais l'intention, cher lecteur, de vous raconter mon premier amour, et la cause qui me fait rester vieux garçon et me voilà discutant la nécessité de l'existence des célibataires. Pardonnez les écarts d'un vieux garçon, et je commence.

Cé fut en—, où je voyageais avec ma mère, que je vis celle qui perça mon cœur sans défiance d'une flèche de Cupidon. On dit que les enfants guérissent rapidement de maladies et d'accidents, parce que, je le suppose du moins, la nature n'a pas été viciée chez eux par la dissipation ou par les veilles ; quoiqu'il en soit, il doit y avoir beaucoup de vrai dans cette théorie, sans quoi jamais je n'aurais guéri si vite, car j'étais presque perdu ; je ne mangeai

ni ne bus pendant un jour et une nuit, deux choses très nécessaires à un enfant "de quatre ans." Le lendemain, cependant, j'allai rendre visite à mon adorée, ce qui, du reste, n'était pas une bien grande prouesse, car elle demeuraît à côté de l'hôtel où nous logions—et comme le héros "je déclarai ma passion," et j'eus le bonheur de la voir partagée. Comme dans toute affaire d'importance, j'apposai mon seing, qui, pour le moment, ne consistait qu'en un baiser—oui, un baiser!—Riez lecteur, de l'idée de devenir amoureux à mon âge. N'avez-vous jamais fait l'enfant, ou peut-être le fou, à une époque plus reculée de votre vie ? Eh bien ! n'importe ; mais ne riez pas de mes confessions ; l'enfant commence toujours par être le père de l'homme, et si plus tard j'avais fait d'aussi grands efforts pour m'assurer la continuation de mon amour, je ne serais peut-être pas à présent célibataire.

On parle de Jacob qui servit pendant quatorze ans pour obtenir la main de celle qu'il avait choisie ; mais, j'ai servi deux fois plus longtemps—si l'on prend en considération la longueur imaginaire d'une journée d'enfant—puis j'ai sacrifié tous mes joujoux pour contribuer à ses plaisirs. C'était peu, il est vrai, mais c'était tout ce que je possédais. Je ne crois pas qu'un homme en aurait fait autant, car nous devenons égoïstes en vieillissant. Tout allait pour le mieux, nous ne croyions rencontrer partout que le bonheur, lorsque, nous tenant par la main, nous nous prominions tous deux autour du parc, chaque jour, pendant que nos bonnes causaient avec les jolis garçons en uniforme, qui n'étaient pas de garde ; mais, comme toute autre chose, notre bonheur eut un terme.

Un jour, ma bonne m'annonça que nous partions dans l'après-midi pour une ville éloignée ; et, horreur des horreurs ! mon adorée ne devait pas nous accompagner. J'entrai en fureur, je poussai des cris de désespoir, en apprenant cette nouvelle, tout comme eût fait un homme. Seulement je pense qu'un homme eût juré et frappé du pied sur le plancher. Je m'endormis en pleurant et quand je m'éveillai, les chevaux et la diligence étaient à la porte avec le conducteur en habit écarlate et j'oubliai tout, comme un homme qui, satisfait de ses équipages et de ses livrées, érase les émotions de son cœur sous le poids que lui apportent la renommée et les richesses. Je me rappelle avoir souvent demandé à ma bonne des informations sur ma petite *belle*, mais à la fin, je finis comme mes aînés, par oublier les absents et me consoler à l'aide des présents.

Tel fut mon premier amour à l'âge de quatre ou cinq ans ; je fus atteint de l'épidémie pour la seconde fois entre quatorze et quinze ans. Cette épidémie m'attaquait à peu près tous les dix ans de ma vie, seulement l'attaque diminuait d'intensité, à chaque nouveau retour.

A cet âge j'étais un grand et gros garçon ; et en ma qualité de fils unique, j'étais un peu gâté, ou plutôt on me laissait faire à peu près tout ce que je voulais. Comme mon père était assez sévère, je faisais tout mon possible pour que ma conduite ne dégénérait pas en folie ou en enfantillage. Cette liberté tendait à développer en moi l'indépendance de l'homme beaucoup plus que chez les autres enfants de mon âge. J'avais un cheval à moi, et comme nous habitons la campagne, j'avais occasion de faire une infinité de ces petites choses que mon éducation de la ville m'avait enseignées, et qui me faisaient passer pour *capable* parmi nos voisins. M'étant absenté un jour, pour une raison ou une autre, je crois que c'était pour louer une maison d'école, ou pour la faire réparer pour l'hiver, afin de tenir chaudes les jeunes idées, tout en leur "apprenant à germer."—Quelque fût la cause de mon absence, elle avait trait à l'éducation et les chemins étaient remplis de boue. Tout cela peut vous expliquer la cause de mon absence et l'état de ma toilette qui, comme vous le verrez dans l'instant, a eu beaucoup à faire avec mon histoire.

De retour au logis, après avoir remis mon cheval aux soins d'un domestique, je m'approchai de la maison pour me débarrasser en toute hâte de mes vêtements couverts d'une épaisse couche de boue. J'ouvrais brusquement la porte, lorsque devant moi—mais pourquoi essayer de décrire la vision qui s'offrit tout à coup à mes regards ? Autant vaudrait tenter de décrire le paradis des mahométans. C'était comme un beau rêve dont on se rappelle bien le principal caractère mais dont on a oublié les accessoires. Ma mère, cependant, était tout à fait honteuse de la conduite de son fils unique, qui ressemblait plutôt à un rustro qu'à son fils qu'elle croyait si intelligent, et après bien des efforts, elle me fit comprendre, que l'être devant lequel j'étais en extase, et que je prenais pour un ange moins les ailes, n'était autre que la sœur de l'un de nos amis, qui venait prendre le thé avec nous. J'avais l'air d'un veau égossillé, j'en suis certain, car je ne pus jamais tirer une syllabe de mon larynx. Tous les bons mots que j'avais recueillis dans mes lectures diverses étaient oubliés ou perdus. Tout ce que je voyais, tout ce à quoi je songeais, était une magnifique paire d'yeux noirs, au-dessus desquels une masse de cheveux noirs naturellement bouclés tombait sur des épaules aussi blanches que l'ivoire, et le tout me paraissait appartenir à un être du sexe féminin.

Dieu ! quelle terrible position ! Je n'osais faire un mouvement, crainte de rompre le charme, et la prudence me soufflait à l'oreille que j'avais la mine d'un imbécile, puis l'orgueil prit l'alarme et fit appel à ma dignité pour soutenir le caractère de l'homme. Mais mon appel

à la dignité ne fut pas heureux, car je surpris sur ses lèvres un sourire de pitié ou de dérision, je ne sais trop lequel. Pourtant, il me rappela à moi, et après quelque gauche tentative de galanterie, ce m'esquiva pour faire ma toilette, qui nécessita une revue générale de toute ma garde-robe, car je désirais paraître dans tout mon éclat. Comment je finis la soirée, je l'ignore; toutefois je me souviens parfaitement que je m'échandai avec du thé bouillant au point d'exciter la sympathie, et que, voulant montrer mon savoir-vivre, je renversai les confitures que je lui offrais sur la nappe que je gâtai complètement. Pour tout dire, en un mot, j'étais coulé, abîmé. Qu'on parle maintenant de l'amour à première vue; en voici un exemple... avant même d'avoir le temps de cligner de l'œil, j'en avais déjà par-dessus les oreilles.

Ce rêve délicieux dura tout un été pendant lequel je lui fis une cour assidue. Aucun des beaux du voisinage ne pouvaient entrer en rivalité avec moi, tant j'y mettais d'acharnement et j'aurais été fier de mourir pour elle. Je me souviens qu'une fois en lui rendant visite—lo fait est que je demeurais presque chez son frère depuis qu'elle y habitait—un monsieur qui avait, me disait-on, fait une cinquantaine de milles tout exprès, vint la voir. Comme il se doutait probablement de l'état des affaires et voulait s'amuser à mes dépens, il me fit causer en faisant un tour de promenade. A la fin, il laissa échapper, sur le compte de ma Dulcinée, une remarque qui éveilla ma jalousie à un tel point, que je saisis une hache près de moi, avec l'idée bien arrêtée de débarrasser la terre de ce monstre. J'étais grand garçon il est vrai; mais il était, lui, de taille colossale, je me rappelle maintenant qu'il mesurait six pieds quatre pouces en chaussons. Je me moquais pas mal de sa taille alors, et j'aurais fait face à Goliath dans ce moment-là, si mon Alménia avait dû être le prix de la victoire. Enfin mon ennemi de six pieds quatre pouces partit et je me calmai. Quoique je sache maintenant qu'ils étaient fiancés, je l'ignorais alors; et, quand je l'aurais su, que pouvait répondre un enfant de quatorze ans aux protestations de la femme qu'il aimait? surtout lorsque cette femme avait vingt-cinq ans et qu'elle était déjà une coquette achevée. Elle n'était venue dans notre voisinage que pour réparer les ravages d'une saison de plaisirs et de dissipation. Je ne crois pas que j'aie formé de projets pour l'avenir ou que j'aie eu l'intention de l'épouser; car, l'idée d'une telle alliance avec ma divinité m'aurait alors paru sacrilège. Mon amour était une sorte d'idéal, qui tenait plutôt du culte que l'on rend au créateur que de l'amour que l'on ressent entre mortels... Je suppose que c'est ce que les poètes et les romanciers appellent "spirituel."

Un jour... ah! c'était un jour mémorable... nous nous promenions dans un vallon romantique près de la rivière, que nous colorions d'assez près pour que le glou-glou de l'eau sur les cailloux pût prêter à la voix le ton de chuchotement et soulever en nous ce sentiment de tranquillité calme qui quelquefois s'empare de l'âme lorsque le cœur est plein de bonheur. J'eus un espoir ou un désir vague et confus de vivre toujours avec elle, et rempli d'espérance et de délire, j'osai, oui, j'osai l'embrasser... elle! oh, quel moment! je donnerais une année de mon existence usée, pour éprouver un semblable tressaillement extatique. Bah! à quoi bon tenter de dépendre; la plume s'y refuse, toutes les colonnes d'une revue ne sauraient contenir la multitude d'émotions qui, avec une rapidité mille fois plus grande que celle du... du... du... du... du... du... du... du télégraphe électrique, pénétra tout mon système. Chaque fibre de mon être prit part à cette joie ineffable. Même, à cette époque éloignée, mon cœur bat plus vite, mon sang court plus vite dans mes veines à ce souvenir si cher, que maints graves événements n'ont pu effacer depuis tant d'années. Oh! j'aurais dû mourir alors, j'étais si heureux!

Comme tout ce qui est humain, ce bonheur eût un terme. Elle partit et me laissa le cœur brisé de douleur. Le médecin qui me soigna, ne sachant comment traiter ce désordre de l'esprit, supposa que je devais avoir toute autre chose qu'un cœur brisé. Je jetai ses médecines aux chiens. Je ne crois pas qu'Hippocrate et Gallien aient analysé pareille affection. Au bout de quelques jours, grâce à une bonne constitution et à l'abandon de mes remèdes aux chiens, je me rétablis assez pour pouvoir me traîner autour de ma chambre. Durant tout le temps que je gardai le lit, le soleil me paraissait pâle et la terre couverte d'un voile sombre.

C'est vers ce temps que je songeai quelque peu à étudier la théologie, et à partir en qualité de missionnaire pour les côtes d'Afrique, ou pour quelque autre endroit terrible, où l'on exige des sacrifices terribles et où l'on obtient pour récompense une mort terrible: tout cela dans l'espoir que cette mort consignée dans quelque volume ou quelque gazette tomberait un jour sous ses yeux et ferait battre son cœur une fois pour moi. Mais, hélas! pour l'histoire, un autre sort m'était réservé.

Ce fut la seconde fois que je fus atteint de l'épidémie, et si cette nouvelle maladie fut plus cruelle que la première, j'en attribue la cause à ce que ma constitution était plus remplie de vitalité et plus forte que quand je l'eus pour la première fois: de même que toutes les maladies attaquent les forts avec plus de violence que les faibles.

Un an après ma guérison, je fus envoyé au collège et comme j'étais destiné à une profession, je n'eus pas le temps d'une rechute. Lorsque j'entreprends quelque chose soit physique soit mental, j'y mets invariablement tout ce que j'ai de force, et comme je passais pour ambitieux au collège, je n'avais pas de temps à donner à l'amour. Une fois cependant, j'eus une attaque et j'en sortis victorieux. Elle n'était que légère : un ou deux petits symptômes précurseurs, pour me montrer l'état du système, comme un élancement de douleur rhumatismale sert à nous avertir que le vent tourne à l'est. A cette exception près, je passai mon temps de collège assez bien et après avoir pris mes degrés, je vins enfin exercer ma profession dans ma ville natale. Je n'eus rien à faire la première année et je fus bien près de prendre la maladie à la sollicitation de mes amis, qui prétendaient qu'une femme me procurerait de grands avantages. Cependant, comme c'était à peine si je pouvais subvenir à mon entretien, je n'osai me permettre le luxe du mariage.

L'année suivante, je voyageai en Europe pour finir mes études ; et, à l'exception de quelques velléités pour une veuve, j'échappai complètement à l'épidémie. Mon temps d'épreuve n'était pas encore achevé, mais le cycle devait bientôt être complet. En effet, à mon retour chez moi, je sentis autour de la région du cœur une certaine titillation, avant-coureur ordinaire de mon épidémie. Cette fois, néanmoins, elle différa des précédentes ; car ce fut la simplicité et des yeux bleus qui me pinoculèrent, tandis que dans tous les autres cas, elle m'avait été communiquée par la couleur brune. Une dose libérale de prudence me guérit et me fit comprendre la folie et l'injustice d'exiger et d'espérer d'une femme l'abandon d'une maison opulente pour se contenter d'un maigre revenu. Encore quelques années de plus, et un nouveau cycle complétait sa révolution, et comme mes attaques étaient de plus en plus légères, je crus devoir faire comme les enfants que l'on vaccine pour les sauver d'une autre maladie plus grave. Je me décidai donc à me prémunir contre l'attaque, en prenant *prudemment* l'épidémie avant d'en être attaqué. J'avais aussi plus de courage alors, parce que mes revenus s'étaient accrus au point de me permettre de n'avoir rien à craindre du côté de la pauvreté. La femme que j'avais choisie pour faire mon expérience était aux yeux de mes amis aimable, vertueuse, remplie de toutes ces bonnes qualités que les gens charitables accordent à une femme quand ils ne veulent pas dire qu'elle est laide ou hideuse. Je fis tout ce que les convenances et la sagesse exigeaient dans de telles circonstances ; mais ma tentative échoua, et même à cette heure je ne sais pas trop si je l'aimais ou si elle me haïssait. Je ne me souviens que d'une chose, c'est que son refus ne me causa aucune douleur ; et que ni Pidée du suicide, ni celle de ces milliers d'inventions que les amoureux menacent toujours d'exécuter ne me traversa l'imagination. La tentative avait échoué comme tant d'autres, mais j'en tirai quelque profit ; car j'appris que la prudence et le savoir-vivre ne servent à rien et n'ont absolument rien à faire avec les gens pris d'amour ; car en analysant ma conduite pour découvrir la cause de mon insuccès, je m'aperçus que j'avais perdu du terrain tous les jours en dépit de ces principes philosophiques. Du reste, je n'ai pas le moindre doute que mon peu de réussite ne m'ait servi à prévenir le retour de l'épidémie, car je sais qu'ayant rencontré une certaine dame quelque temps après, je ressentis pour elle un attachement tout à fait platonique. Ce qui prouve que mon essai avait singulièrement modifié la maladie sans l'extirper tout à fait, car, quand l'attachement platonique prend la place de l'admiration passionnée, le cœur peut dire avec le Maure : —

“ Othello's occupation is gone.”.

Todo.



PENSÉES D'UN ENBALEUR.

Je crois que je préférerais être à la place du Marché-à-foin qu'à celle d'un condamné à mort.

Le repos est la chaire de la vieillesse. — La verdure est le fauteuil de l'innocence.

Mon propriétaire est moins juste que son habit.

A soixante ans il faut prendre des leçons de natation, si l'on veut mourir avancé en âge.

Si je respectais mieux mes lecteurs, je n'aurais pas imprimé cette pensée.

Je donnerais tous les livres du monde pour une de Maryland.

Je préfère le vin de Bordeaux aux vains efforts que je fais pour en boire.

Cette pensée est à l'usage des étrangers qui veulent se perfectionner dans l'euphonie de la langue française.

Il est plus avantageux dans le monde d'avoir une mine de plomb qu'une mine plombée.

J'aime mieux qu'on me tire les cartes que les cheveux.

J'aime assez à jouer aux échecs, mais je n'aime pas à en subir.

La politesse est le chromo-duro-phane de la société canadienne.

J'aime mieux interroger une marguerite que de l'être par un *policeman*.

La pudeur et la chasteté sont les rideaux de l'âme.

Se nourrir d'illusions, c'est mettre son esprit à la disette.

Les remords sont la charrue du cœur, puisqu'on peut avoir le cœur labouré par les remords.

Je préfère à un hareng fumé un paquet de cigares qui ne l'est pas.

L'espérance de la grâce est le dernier oreiller d'un condamné à mort.

J'aime mieux descendre mon thé que de monter des cendres.

J'aurais plus de plaisir à savourer une simple botte d'asperges que deux bottes à l'écuyère.

L'existence est un gâteau qu'on dévore à vingt ans et qu'on émiette à soixante.

Un homme qui se repend a la bosse du suicide.

La nature a presque toutes ses richesses en *porte-feuille*, puisqu'elles sont dans les arbres et dans les feuilles.

J'aime mieux faire face à mes affaires qu'à une vieille femme.

J'aimerais mieux avoir découvert l'Amérique que des couverts Ruolz.

On parle toujours des maladies sérieuses, jamais des maladies fort gaies.

L'argent est le piédestal des petits.

La peinture à l'huile s'altère moins vite que le gosier d'un pochard.

La vie est une fleur qui pousse chez le riche comme chez le pauvre. Le premier l'arrose avec du champagne, le second avec des pleurs.

Le cœur d'une femme est un baromètre qui marque toujours variable.

Peu m'importe la circulation des rues pourvu que la circulation de mon sang ne soit pas interrompue par autorité de justice.

La femme de mon propriétaire fait souvent *si, ré,* sur son piano, mais rarement ses souliers.

La science est le bec de gaz de l'humanité.

Le pistolet et l'épée sont les brosses avec lesquelles on enlève les taches faites à son honneur.

LA FEMME.

Jugée par les grands écrivains des deux sexes, ou la FEMME devant DIEU, devant la NATURE, devant la LOI et devant la SOCIÉTÉ.

Les FEMMES, ces créatures si étranges et si mystérieuses, si faibles et pourtant si puissantes, si brillantes et si frêles, si rayonnantes de parure, de grâce, de gaieté, et si malheureuses après tout, comme elles ont été diversement jugées jusqu'ici ! Si parmi les écrivains, et surtout parmi les poètes, il en est qui aient brûlé quelque encens sur l'autel de la beauté, combien, en revanche, ne s'en est-il pas rencontré d'autres qui ont épuisé contre elle tout ce que la satire a de plus mordant, de plus acéré ! Ecoutez celui-ci : il vous dira que *la FEMME est une créature humaine qui s'habille, qui babille, et qui se déshabille*. Joli jeu de mots, s'il avait pour lui plus que la richesse de la rime. Parlez à cet autre, qui est pourtant un homme grave, car c'est un chancelier du parlement, parlez-lui de l'aptitude des FEMMES pour certaines choses, pour la politique, par exemple : il vous répondra que ces matières leur sont interdites par leur sexe, leur éducation et leurs organes ; qu'en un mot, *elles n'y entendent pas plus que des oies*. Le mot n'est pas poli, mais est-ce qu'un chancelier est tenu d'être poli envers le beau sexe, même quand ce sexe qu'il insulte a l'esprit de lui rappeler que ce sont les oies qui ont sauvé le Capitole ? Ne professerait-il pas le même mépris pour les FEMMES, ce duc de Wurtemberg qui répondit à la siemie, au moment où elle voulait lui adresser quelques observations touchant la guerre qu'il avait à soutenir contre la Souabe. *Madame, nous vous avons prise pour avoir des enfants, et non pour nous donner des conseils ?* Ce duc trouverait un digne pendant dans ce Jean V de Bretagne, qui disait qu'une FEMME était assez savante, *quand elle sçavoit mettre différence entre les chausses et le pourpoint de son mary.....*

Un écrivain allemand, le plus original peut-être des écrivains modernes, Jean-Paul-Frédéric Richter, qui a étudié avec profondeur le caractère et la destinée des FEMMES, disait avec une sensibilité touchante : " Vous voyez sourire une FEMME, ne vous fiez pas à ce sourire, il vous trompe ; elle a pleuré toute la nuit. Souvent ces créatures tendres languissent, muettes ; elles se flétrissent en se jouant. L'œil étincelle de joie, le bon mot est sur les lèvres, et elles fuient dans quelque coin où elles peuvent enfin, seules, livrer passage aux larmes qui les étouffent. O jours de folie payés par des nuits de sanglots, comme on voit succéder des torrents de pluie à un jour d'une sérénité sans égale, présage certain de l'orage qui se formait ! "

Le même sentiment de commisération pour les FEMMES respire dans un morceau plus touchant encore. L'auteur accompagne dans sa route une jeune fiancée qui va trouver la famille de son mari :

" Nous partîmes à l'instant même, et je m'assis à côté d'elle. Derrière nous s'élevaient les verdoyantes montagnes des enfants d'Israël, et devant nous la terre très-aimée de Beyrouth et ses deux plaines. Le soleil et moi nous regardions la jeune fille ; nous projetions sur elle des rayons de la même chaleur. Cette jeune fille me causait des émotions tristes ; pourquoi ?

" C'est que je réfléchissais à cette loterie matrimoniale, où les jeunes filles choisissent un maître à une époque où leur cœur a plus de sentiment que leur esprit n'a de lumière. Dans le vide de leur âme brûle une flamme sans objet, comme dans le temple des vestales brûlait la flamme du sacrifice sans image de

la divinité. L'idole faisait un signe, aussitôt on approchait l'autel, et le sacrifice s'accomplissait.

“ Je pensais que, comme ses sœurs, elle serait pressée, arrachée, flétrie par la dure main des hommes, comme ces faibles grains que l'on froisse rudement entre ses doigts. Je songeais au peu de beaux jours et de fleurs qu'elle trouverait dans ce printemps de sa vie féminine. Je la comparais, elle, et la plupart des fiancées, à ces enfants que Garosfol aime à placer dans ses tableaux. Ils sont endormis ; sur leur tête un ange suspend une couronne d'épines. La couronne d'épines, c'est le mariage : dès qu'elles s'éveillent, l'ange laisse tomber la couronne, et leur front se déchire. J'avais toutes ces pensées, et ce n'étaient pas elles qui causèrent mon attendrissement.

“ Toutes les fois que mes regards se fixaient sur cette figure blanche et rose, si douce, si gracieuse, si aimable, j'étais tenté intérieurement de m'écrier : Oh ! ne sois pas si gaie, malheureuse victime ! Ce cœur tendre que ton sein renferme a besoin (et tu l'ignores encore) de jouissances délicates et pures, il lui faut mieux que du sang, et cette tête charmante réclame des rêves plus gracieux et plus heureux que ceux qui naissent sous l'oreiller domestique.

“ Tu ignores, aimable fille, que la fleur de ta jeunesse odoriférante va devenir un grossier calice où l'homme ira se désaltérer. Bientôt il ne te demandera ni une âme sensible, ni une tête forte et lucide ; il n'estimera chez toi que le travail de tes doigts, la sueur de ton front, l'activité de tes pas, et si ta langue paralysée le laisse en repos, il bénira son sort. Cette voûte immense et éternelle, cette éloquente arche de l'empyrée, cet univers sublime se rétréciront à tes yeux, et ne seront plus qu'une pauvre maison, un économique réduit. Tu n'y trouveras plus que des cordes de bois, des morceaux de lard, des métiers à filer, et quelquefois, dans les beaux jours, un salon de visite. Pour toi, le soleil ne sera plus qu'une énorme balle suspendue sur ta tête en guise de poêle pour échauffer le monde. La lune se transformera en un de ces globes de cristal dont le cordonnier se sert la nuit, et que les nuages portent comme leur chandelier. Le Rhin superbe ne t'offrira pour image pittoresque que quelques endroits guéables où tu iras laver ton linge. Bon Dieu ! le Rhin transformé en un chaudron de lessive ! Ah ! l'Océan lui-même ne se présentera à ta pensée que comme un réservoir de harengs-saurs. Dans l'immense foule des écrits germaniques, tu t'en tiendras à un seul ouvrage : *l'Almanach de la présente année*, et grâce à la position que tu occupes dans l'échelle des êtres, le journal te fournira à peine un seul objet de curiosité, excepté peut-être la liste des étrangers qui sont venus, le passe-port en main, loger à l'hôtel voisin. Enfin, si jamais tu penses au génie universel qui régit le monde, tu te le représenteras, sans doute, comme un peu plus sage que monsieur ton mari, et voilà tout. Ainsi le veut ton état de FEMME, comme le disaient les philosophes cosmologiques.

“ Tu étais née pour quelque chose de mieux ! mais comment pourrais-tu l'obtenir ? Ton pauvre époux n'est pas en état de te donner un autre sort, et la société ne lui permet pas de te traiter autrement. La mort viendra te surprendre, quand les années auront feuille à feuille détruit ta sensibilité ! et les germes que la nature avait mis en toi ne seront pas éclos quand tu seras enfin transportée sous un ciel plus favorable.

“ Vous vous étonnez de ma tristesse ? Ne vois-je pas toutes les semaines comment on sacrifie les âmes, dès qu'elles viennent habiter un corps féminin ? ”

On formerait une vaste bibliothèque de tous les livres consacrés au beau sexe. Et pourtant, malgré tout ce qu'on a dit, tout ce qu'on a écrit sur un thème aussi fertile, aussi inépuisable, qui pourrait se flatter de bien connaître la FEMME ? Connaître la FEMME ! Mais pour cela il faudrait que Dieu s'arrêtât dans son œuvre

et qu'il eût fait la dernière, car tant qu'il y en aura une sur la terre, n'y aura-t-il pas toujours quelque chose à dire ? La FEMME ! c'est le feu, c'est l'air, c'est l'eau, c'est le gaz, c'est le ciel, c'est le mystère des mystères, et plus d'un écrivain, effrayé, a reculé devant celui-là ! Où est, en effet, l'Œdipe capable de nous dévoiler les profondeurs de cet arcane vivant qui se cache aussi bien sous les plis flot-tants d'une robe de gaze que sous le simple corsage de l'humble villageoise ? Cet homme, il ne s'est pas rencontré, il ne se rencontrera jamais ; car quel est celui qui peut tout voir, tout entendre, tout savoir, tout deviner ? Créature multiple et insaisissable, la FEMME échappe au pinceau du peintre, au crayon de l'artiste, au scalpel du philosophe. En vain s'efforcent-ils de soulever le voile qui la couvre, il n'est donné à aucun d'eux de la circonscrire dans le cercle étroit d'un microscope. On peut bien apercevoir quelque petit coin, découvrir quelque ride, surprendre certain sourire ; mais tandis qu'on regarde ici, sait-on ce qui se passe là-bas ? Et quand on parviendrait à posséder tous les détails de ce mélange de mystère, de pudeur et d'amour, en saisirait-on mieux pour cela l'ensemble ? Non : ce serait comme l'ouvrage de Pénélope, ce serait à recommencer, pour avoir un *à peu près* de la FEMME, il faudrait la suivre à l'église, au bal, à la ville, à la campagne, au foyer domestique, dans les couvents, les hôpitaux, les salons dorés, la mansarde, les chaumières, jusque dans son hondoir. Il faudrait la voir à son réveil, à son coucher, dans le tourbillon des plaisirs, au sein de la douleur, au chevet du malade, au berceau de son fils, à son lit de mort ; enfin il faudrait vivre de sa vie, respirer de son souffle.

Ceci n'est donc pas un livre... Un livre, à supposer que nous eussions eu le loisir de l'entreprendre et le talent nécessaire pour le conduire à bonne fin, n'aurait guère été autre chose qu'un tissu, fait avec plus ou moins d'art, de nos propres opinions, parmi lesquelles se seraient glissées celles de beaucoup d'autres. Mais où était la nécessité d'une pareille publication, et quel attrait pouvait-elle offrir à la curiosité publique ? D'ailleurs, pour écrire sur les FEMMES, il faudrait avant tout emprunter leur cœur et cette délicatesse de sentiments qui les rendent si divines ; puis arracher une plume aux ailes de l'amour ; la tremper dans le calice des plus belles fleurs ; avoir la main aussi légère que le papillon, du papier aérien, et savoir ce qui plaît à Dieu.

Les FEMMES ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grâce. Leurs coudes en arrière et collés contre leur corps leur donnent une attitude risible, et les hauts talons sur lesquels elles sont juchées les font paraître autant de sauterelles qui voudraient courir sans sauter. (J.-J. Rousseau.)

Les fibres des corps féminins sont beaucoup plus faibles et d'un tissu plus lâche que celles des hommes. C'est ce qui fait que les FEMMES croissent plus vite que les hommes, et qu'elles sont plus tôt raisonnables. Mais si elles atteignent plus tôt l'âge de puberté, elles atteignent aussi plus tôt au terme de la vieillesse ; les fibres des organes, étant plus souples et plus délicates, ne peuvent produire que des impressions conformes à leur nature. Ce n'est pas ici l'intensité du mouvement qui donne les différences, c'est la qualité. Un exemple rendra notre pensée plus claire. On peut exécuter sur la chanterelle d'un violon les mêmes notes que l'on fait sur la troisième corde ; la différence est d'une octave. Ici le son est plus aigu et plus gracieux, là il est plus grave et plus mâle ; cependant il est le même pris intrinsèquement. L'une et l'autre corde peuvent donner un juste rapport de la différence des fibres de l'un et de l'autre sexe. (Le Camus.)

C'est à leur première constitution organique que les FEMMES sont redevables

de ce naturel plus doux, plus gai et plus enjoué que celui des hommes. Elles sont plus vives, plus badines, plus volages que les hommes ; leur imagination est plus riante et plus gracieuse, mais leur jugement est moins solide. Les hommes ont la gravité et même la sévérité en partage ; ce n'est que par le commerce avec les FEMMES qu'ils perdent cette rudesse dans la société, et qu'ils acquièrent cette politesse de mœurs qui se manifeste dans tous leurs travaux ; de même que les FEMMES, par l'habitude qu'elles ont avec un certain cercle de gens éclairés, approchent insensiblement du génie des hommes, et perdent peu à peu ce goût qu'elles avaient pour le futil et le clinquant. C'est là un des principaux nœuds qu'a formés la Providence dans la chaîne qui doit lier les hommes avec les FEMMES. (Id.)

La nature a rarement donné aux FEMMES un tempérament bien prononcé ; presque toujours c'est une combinaison de plusieurs tempéraments qui constitue leur manière d'être matérielle. Elle a voulu, sans doute, par une heureuse association d'éléments divers, donner à leur caractère cette utile flexibilité qui, dans la suite, doit préparer leur succès et assurer leur puissance. Les FEMMES ont presque toutes un tempérament combiné de la même manière, à quelques nuances près qui suffisent pour modifier leur caractère. La tâche que la nature a voulu leur faire remplir étant d'une grande importance, et toujours la même, il a bien fallu qu'elle leur donnât une constitution uniforme, afin qu'elle y trouvât sa garantie et les FEMMES les moyens de remplir ses vues, qui sont la propagation de l'espèce humaine. (De Beauchêne.)

La nature a partagé la vie des FEMMES en deux périodes, dont chacune leur compose une existence différente.

À la première, tout nous ravit en elles ; placées sous le charme des illusions, tant qu'elles savent les multiplier ou en prolonger la durée, leur empire est absolu.

Parvenues à la seconde période de leur vie, les FEMMES doivent à la raison éclairée par le sentiment tous les avantages qui les distinguent, et si leurs succès sont alors moins brillants, ils sont plus glorieux et plus durables. (Id.)

C'est à l'irritation de leurs nerfs, dit-on, que les FEMMES doivent leur sensibilité, mot du vieux style que l'on a remplacé aujourd'hui par l'impressionnabilité, mot inventé pour faire le désespoir des poètes et même des prosateurs. Il me semble qu'on s'en sert quelquefois avec malice pour comparer les FEMMES à d'aimables enfants. Mais, qu'il soit un éloge ou un reproche, je le crois injuste pour la plupart des FEMMES, pour celles du moins qui sont dignes d'estime.

N'ont-elles pas plus que nous l'art soit de maîtriser, soit de dissimuler leurs impressions les plus fortes et surtout les plus tendres ? Elles y sont forcées par devoir, par l'opinion de leur sexe et du nôtre, et par une voix secrète qui leur dit que c'est le plus sûr moyen de mériter et de garder notre amour et leur mystérieux empire. N'est-il pas simple qu'elles se dédommagent de cette contrainte en exprimant avec plus de vivacité que de justesse, avec une passion apparente, et quelquefois avec pétulance, des impressions fugitives qu'elles s'exagèrent ? Si elles le font par coquetterie, le calcul n'est pas sûr ; une extrême mobilité est plus fatigante qu'agréable et décèle de l'affectation. Ce qu'elles peuvent en obtenir de mieux, même quand l'esprit et les grâces s'y joignent, c'est d'éblouir sans charmer, ou bien de charmer sans aller jusqu'au cœur.

La vivacité des impressions intéressé bien moins qu'une réserve délicate ; plus leurs sentiments sont vifs et profonds, plus ils veulent de mystère et d'innocent artifice pour se laisser entrevoir. Une des principales occupations des hommes, c'est de deviner les FEMMES ; ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'ils n'y parviennent guère, et que cette charmante énigme peut exercer longtemps leur

sagacité. Point de culte sans mystère. La pudeur est le plus puissant de tous. Si la nature ne l'eût donnée aux FEMMES, elle les eût traitées en marâtre. Une FEMME qui la perd abdique cette sorte de divinité que le sentiment lui prête.

Celui qui dit : *Je connais les FEMMES*, est un sot qui ne peut manquer d'être dupé par une sottise, ou bien on peut dire de lui ce que sainte Thérèse, dans sa charité féminine, disait de l'ange des ténèbres : Le malheureux, qui ne peut plus aimer ! (Lacretelle.)

On nous a dit que nous étions fort inférieures à l'homme, puis on nous a dit que nous étions ses égales ; et si l'on n'a point osé dire encore qu'il y avait de nous à lui supériorité manifeste, on n'a pas été sans le penser tout bas. Notre nature, que nous examinons, nous affirme que nous ne sommes rien de tout cela. Ni supériorité, ni infériorité, mais *différence*.

Nous sommes autres que les hommes ; nous avons ce qui les achève en tous sens. Les mêmes proportions, la même diversité qui nous frappent dans l'organisation physique des hommes et des FEMMES, nous frappent encore dans leur organisation morale. La beauté physique de la FEMME n'en est pas moins parfaite, pour n'avoir point les caractères énergiques qui la constituent chez l'homme ; la beauté morale n'en existe pas moins dans l'âme de celle-là, pour ne posséder aucun de ces traits vigoureux sans lesquels elle n'est point chez celui-ci. Chacune est type dans son genre, chacune a son idéal, et l'idéal absolu se compose de l'union de ces deux idéaux composés. On s'est constamment obstiné à comparer les deux sexes par ce qu'ils avaient de commun entre eux ; là, chacun le sent, il ne peut exister de parité. Les facultés qui ont de mêmes racines chez l'un et chez l'autre diffèrent essentiellement par leurs développements ; et ceci ne tient pas à l'éducation seule, cela tient à des tendances, à des prédispositions innées, à l'essence des individualités. Ainsi, le même principe de courage, de raison, de sensibilité, se traduit par des expressions si dissemblables, selon qu'il agit dans le cœur de l'homme ou dans le cœur de la FEMME, qu'il faut une sorte d'étude pour en retrouver l'unité primitive. On rapproche ces manifestations, et comme on a pris le caractère masculin pour modèle, on signale de l'infériorité là où il n'y a que de la diversité. C'est cette diversité, si admirablement harmonieuse pourtant, qui forme la base de l'union ; sans elle, les deux individualités, pareilles à des surfaces dures et polies, se repousseraient mutuellement ; avec elles, elles se revêtent de ces inégalités régulières, prévues, qui, semblables aux coins rentrants et sortants des plus beaux ouvrages de menuiserie, en assurent la perfection avec la solidité.

Certes, en énergie éclatante, en puissance de conception, en hardiesse, en force de raisonnement, la FEMME est inférieure à l'homme. Mais son courage doux et ferme, mais sa compréhension facile, mais la logique de son bon sens, mais la netteté de ses applications, ont eux aussi un mérite propre, que fait ressortir avec avantage le contraste. Mesurer ces deux natures, qui, tout en ayant besoin l'une de l'autre, ne sont pas calquées l'une sur l'autre, c'est fausser le point de vue sous lequel il faut les envisager. Non, la FEMME n'est pas la contre-épreuve effacée de l'homme ; la FEMME a son originalité, sa mission, ses vertus spéciales ; voilà qui demeure certain... (Madame Gasparin.)

Les FEMMES sont, si j'ose le dire, une seconde âme de notre être, qui, sous une autre enveloppe, correspond intimement à toutes nos pensées, qu'elles éveillent ; à tous nos désirs, qu'elles font maître et partagent ; à nos faiblesses, qu'elles peuvent plaindre sans en être atteintes. L'homme est-il malheureux ? il demande à son âme une force dont il a besoin pour résister aux souffrances physiques, aux douleurs morales, encore plus difficiles à supporter.

Mais ce secours, ne venant que de lui, participe nécessairement de l'abatte-

ment qui se communique à tout son être. Appellera-t-il sa seconde âme ? c'est alors qu'il retrouve ces FEMMES dignes d'être adorées, ces FEMMES qui, sous des formes enchanteresses, lui apportent un calme inattendu ; lui font sentir, par tous les points de son existence, que, paraissant autres que lui, elles sont encore lui. Sans cesse il trouve à ses côtés ces anges de la terre, qui font pressentir la consolation avant même de l'avoir offerte, qu'on croit d'avance avant d'être persuadé, et qui semble un asile contre le malheur.

La force étant de notre côté, les FEMMES sont nées esclaves ou soumises. Dépendantes de nos passions, de nos caprices : attendant les lois que leur dicteront la forme des gouvernements, la religion, la morale, les préjugés ; ici, déifiées ; là, compagnes égales ; autre part, asservies et méprisées, on les voit garder toujours dans ces différentes situations leurs qualités distinctives, leur inépuisable patience, leur courage inconcevable. On ne voit point leurs défauts s'augmenter dans le malheur et l'humiliation. (De Ségur.)

—Par rapport au caractère et même à l'esprit, on trouve moins de différence de FEMME à FEMME que d'homme à homme : elles se tiennent plus près de leur nature que nous de la nôtre ; la civilisation semble fortifier leurs penchants, tandis qu'elle tend à diminuer les nôtres. En effet, nous cherchons l'indépendance, tandis qu'elles aiment à donner et à recevoir un doux esclavage. L'homme veut régner par l'autorité et la valeur ; la FEMME nous enchaîne par les nœuds et les replis de mille affections. Nous tendons à généraliser notre existence ; elle, à la particulariser : nous aspirons à la gloire ; elle, à la félicité domestique. Enfin, l'homme ressemble peut-être à l'altière Injure, qui, selon Homère, marche sur les têtes des mortels : et la FEMME, aux molles Prières qui la suivent en se courbant pour réparer ses outrages. (Virey.)

—On se plaint souvent du caractère des FEMMES ; mais qui n'aperçoit pas qu'il est précisément tel qu'il faut pour le soutien et le soulagement de l'enfance, et non pas pour partager avec l'homme l'empire de l'univers ? . . .

Voyez si la faiblesse, la molle délicatesse de ses organes est susceptible de grands travaux. Sa douce et tendre main s'armera-t-elle d'une pesante épée, comme celle de la fabuleuse Bradamante ? Son esprit vif et léger approfondirait-il les ténèbres des sciences, des mathématiques ? Démêlera-t-il le dédale de la politique, de la métaphysique ? (Id.)

—Comme la FEMME est relativement moins robuste que l'homme, son moral doit en différer aussi bien que son physique : ainsi, elle a souvent un esprit volage, timide, vain, mais sensible, doux, aimant. L'homme, en revanche, a une âme plus constante, plus ferme, plus courageuse, enfin plus raisonnable que sensible, plus austère que tendre. (Id.)

—Il se trouve de singuliers rapports d'analogie entre le sexe féminin et l'enfance ; ils ont des points communs de sensibilité, des maladies semblables en quelque sorte. La texture de leurs organes est molle et humide ; leurs figures sont arrondies. Puisque les FEMMES sont essentiellement de grands enfants par la complexion, et même par la tournure de l'esprit, elles doivent mourir moins promptement. Comme elles sont, pour ainsi dire, encore jeunes de constitution dans la vieillesse de l'âge, elles sont plus vivaces que les hommes, selon les calculs de probabilité de la vie... (Id.)

—La FEMME semble n'exister que pour offrir un appui secourable aux malheureux, ne vivre que pour calmer les peines de l'homme, et ne respirer enfin que pour aimer ; c'est là sa première, son unique destination ; c'est la seule loi qui lui soit imposée. Combien elle sort de la sphère qui lui est assignée, combien elle est coupable, lorsqu'elle transgresse ces saints devoirs de la nature !

—La FEMME et l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dé-

pendance n'est pas égale : les hommes dépendent des FEMMES par leurs désirs ; les FEMMES dépendent des hommes et par leurs désirs et par leurs besoins ; nous subsisterons plutôt sans elles qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentiments, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes et de leurs vertus.

(La suite au prochain numéro.)



A D I E U !

(Vers écrits pour l'Album de Mme. ***)

C'est vous qui le voulez, Madame,
Et votre caprice fait loi,
C'est vous dont la bouche réclame
Quelques vers maltraités par moi ;
Qui sait ? De cette fantaisie
Vous pourriez bien vous repentir,
Et ma boiteuse poésie
Est capable de vous punir.
Ma stérile imaginative
Depuis longtemps ne parle pas,
Et ma muse me dit : qui vive ?
Quand je veux lui tendre les bras ;
Ma muse méchante et rebelle,
Rit, en me voyant aux abois,
J'ai beau rappeler à la belle
Notre amour charmant d'autrefois,
Elle ne sait plus me comprendre !
Dans son implacable fierté,
Elle refuse de m'entendre
Et me fait infidélité.
Aussi, vous concevez, Madame,
Ce que j'éprouve de terreur,
Lorsqu'ainsi délaissé, j'entame
Ces petits vers en votre honneur.
Voire album, mon cœur en frissonne,
Exhale de douces senteurs,
C'est un jardin où l'on moissonne
De fraîches et suaves fleurs ;
Charmantés fleurs de poésie
Que j'aime à cueillir ici bas,
Qui font le bonheur de ma vie,
Mais que je ne cultive pas.
Lorsque j'appelle ma pensée,
Madame, il me semble toujours
Relire ce conte de fée
Dont on berça mes premiers jours,
Je me trouble, je m'inquiète,

Qui donc viendra me soutenir ?
Et souvent, en vain, je répète :
Rime, ne vois-tu rien venir ?
.....
.....
Malgré tout, je sens le courage
Et la verve me revenir.
Oui, je veux qu'un jour cette page
De moi vous fasse souvenir ;
Je veux qu'aux rives de la France,
Au sein du magique Paris,
Elle vous dise que l'absence
Est le deuil pour des cœurs amis.
Quand votre pensée attentive
Sur cet album s'arrêtera,
Madame, que pour vous revive
Ce temps dont il vous parlera :
Songez qu'à la brise qui passe
Nous consions nos vœux pour vous,
Que votre image, dans l'espace
Sans cesse respandit sur nous ;
Nous accusons la destinée
Qui vous exile de ce lieu,
Et notre ville, abandonnée
Par vous, est un temple sans Dieu !
Au milieu des douces caresses
Que le sort prodigue là-bas,
Dans ce monde riche d'ivresses,
Oh ! non, ne nous oubliez pas !
Partez ! de tout ce qu'on désire
Que Dieu ne vous refuse rien ;
Qu'il vous laisse toujours sourire,
Le sourire vous va si bien !
Adieu ! cette parole amère
Fait venir des pleurs à mes yeux,
Adieu ! vous, ange sur la terre,
Avant de l'être dans les cieux !

L. PLACIDE CANONGE.
(Le Coup d'Œil.)

INDUSTRIE.—HYGIÈNE.

FABRICATION DU PAIN.

Nous nous proposons de passer en revue les divers éléments de nourriture publique. Au point de vue industriel et hygiénique, il y a d'excellentes choses à savoir et à retenir. Les cours du Conservatoire de Paris, faits par M. Payen, nous tracent un cadre dans lequel beaucoup de faits et peu de mots rendront saisissables, pour tout le monde, les enseignements que nous entreprenons de publier. Nous commençons aujourd'hui par la fabrication du pain—si fort perfectionnée en France, et si fort arriérée en Canada et sur tout le continent américain.

Chacun sait que, sous le nom général de *farines*, on désigne les produits de diverses graines soumises à la mouture et débarrassées, par un tamisage, des parties corticales appelées *sous*. La farine des céréales contient en proportions variables : 1^o. des substances organiques neutres, azotées, qui sont la glutine, l'albumine, la fibrine et la caséine ; 2^o. des substances organiques non azotées : amidon, dextrine, glucose, cellulose ; 3^o. des matières grasses et une huile essentielle ; 4^o. des substances minérales : phosphate de chaux et de magnésic, sels de potasse et de soude, silice. Comme le son retient la plus grande partie des substances minérales : phosphate de chaux et de magnésic, sels de potasse et de soude, silice et aussi une grande partie de matières grasses et de la substance azotée, la farine est un aliment plus complet lorsqu'elle est débarrassée de cette pellicule épidermique, non digestible.

Deux questions importantes se présentent au sujet de la fabrication du pain : elles concernent le mode de pétrissage et le mode de cuisson. Les Français—gastro-nomes autant qu'artistes—ont voulu pousser le raffinement de cette fabrication jusques dans ses dernières limites. L'année dernière ils ont envoyé M. Payen visiter l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande pour étudier les procédés de panification. La pauvre Irlande qui se trouve trop heureuse quand elle a son quantum de pommes de terres ne pouvait rien apprendre à M. Payen. Mais l'Angleterre et l'Ecosse ? L'honorable délégué de la science française a constaté, tout d'abord, que dans ces contrées la fabrication du pain était très inférieure à celle de son pays.

Le système de panification—de même qu'ici—est très grossier. Les plus petites boulangeries et les plus grands établissements sont, sous ce rapport, à peu près au même niveau. Dans une boulangerie anglaise (chose remarquable chez un peuple qui a tant multiplié l'emploi des machines), on ne travaille pas la farine à l'aide de la mécanique. Le mode de cuisson est tout à fait défectueux. Tous les pains adhèrent ensemble dans le four ; en sorte que la cuisson terminée, le four paraît ne contenir qu'un seul et énorme pain. On sépare alors ces pains qui, puisqu'ils se touchaient, n'ont pas de croûte latérale, et, quand à la croûte supérieure et inférieure, elle est quatre fois plus épaisse qu'en France. Le plus souvent on ne la mange pas. Enfin, le pain anglais ou américain est un pain acide et pas assez *lévé* ; ce qui lui donne, il est vrai, l'avantage d'avoir une mie se prêtant mieux à être découpée en tranches ou tartines et pouvant servir aux *toasts* ; mais cet avantage ne compense pas, à notre sens, les défauts de la panification anglaise. Aussi les boulangers français sont-ils fort recherchés à Londres et à New-York.

FABRICATION DU PAIN.—PETRINS MECANIQUES.

Nous abordons maintenant ce qui se rattache à la fabrication du pain.

Diverses substances,—organiques, neutres, azotées,—organiques non azotées,—matières grasses et huile essentielle, substances minérales,—se rencontrent dans la farine des céréales. Parmi ces principes, quelques uns jouent un rôle très important dans les procédés de panification, et, en première ligne, il faut placer le *gluten*. Quand cette substance est pénétrée par l'eau, elle devient élastique, membraneuse, et a la pro-

priété de pouvoir s'étirer, s'étendre, s'amincir ; elle a pour effet d'emprisonner les bulles de gaz qui se dégagent et d'alléger la pâte en la soulevant.

Depuis quelques années, de notables améliorations ont été introduites en France, dans la fabrication du pain. Elles devaient porter et ont porté principalement sur deux points : la construction des pétrins, la construction des fours.

C'était une innovation capitale que la substitution du pétrin mécanique au mode de pétrissage à bras. Les efforts de plusieurs industriels parisiens se sont successivement dirigés vers cet objet. M. Fontaine est, si nous ne nous trompons, le premier qui ait construit un appareil de ce genre fonctionnant régulièrement et constituant un véritable progrès. Nous avons eu occasion de voir un modèle de ce pétrin mécanique au Conservatoire et nous allons essayer d'en expliquer l'agencement bien simple, et surtout bien facile à imiter.

Trois bras font saillie sur un axe fixe : autour de l'axe tourne un cylindre en bois auquel adhèrent quatre bras qui, par conséquent, tournent aussi. Entre les bras, dont les uns sont fixés, les autres mobiles, la pâte est étirée, allongée, lorsque le cylindre est mis en mouvement. Cet appareil a subi de nombreuses modifications. Au commencement il méritait le reproche de tenir la pâte enfermée dans un cylindre clos et de cacher l'opération à l'ouvrier ; et effectivement, pour qu'on puisse suivre la marche du pétrissage, il faut que cette machine soit arrêtée et le cylindre ouvert. M. Boulard ancien boulanger, et actuellement ingénieur civil, s'est appliqué à corriger cet inconvénient ; il a imaginé un pétrin où la pâte est travaillée à l'air libre, et sans qu'aucune partie de l'opération soit cachée. Ce sont deux hélices agissant en sens contraire, qui saisissent et renvoient la pâte, en reproduisant, autant que possible, la manipulation du pétrissage à bras. En France, cet appareil est employé avec succès dans la manutention des hospices civils.

Le pétrissage mécanique est, on le comprend, une précieuse découverte. Il serait à désirer qu'il fût mis en usage dans toutes nos boulangeries, car il économise à la fois le temps et les forces. Ceux qui savent combien est pénible le pétrissage à bras, regarderont l'invention que nous avons signalée comme un véritable bienfait, et le public, en général l'estimera, parceque son emploi donne au pain des qualités supérieures : légèreté, *succulence*, &c. Toutefois, pour compenser l'insuffisance de fermentation que ce mode de préparation occasionne, l'addition d'une forte dose de levûre est indispensable.

Nous souhaiterions que les boulangers américains apportassent plus de soin à la fabrication du pain, qui est la base essentielle des substances alimentaires ; quoiqu'il vaille mieux, comme l'a dit un profond philosophe, manger du pain bis étant libre que de la brioche étant esclave, mais nous souhaiterions surtout que les boulangers canadiens se modelassent sur leurs confrères français, pour le perfectionnement d'une profession si utile à l'humanité civilisée.

• • •



DE LA HONTE.

Lorsque la honte vient de naître, on ne la produit dans le monde qu'avec mystère ; on lui jette le voile de la nuit sur la tête et sur les oreilles. On l'étoufferait même volontiers. Mais elle croît et se fait grande et marche alors toute nue au soleil ; et cependant elle n'est pas devenue plus belle. Plus son visage est hideux, plus elle cherche la lumière du jour.

GOETHE.

La Grenouille et le Bœuf.

Esopé dit qu'un jour traversant le Pont-Neuf,
À deux pas d'Henri quatre, un grenouill' vit un bœuf,
Et, le fixant d'un œil où brillait le désir,
S'écria : Quel bel homme ! et fit un gros soupir,
Sur l'air du tra la la la, &c.

Lui montrant le colosse, elle dit à sa sœur :
—Voyez quelle stature et quelle rare ampleur
Pour posséder sa taille j'donn'rais mon pesant d'or ;
C'est le fils d'un Hercule ou d'un tambour major,
Sur l'air, &c.

Au fait, puisque ma tant'me fait cinq francs par jour,
En soignant ma cuisine, j'puis grossir à mon tour :
J'veux devenir puissante à n'plus pouvoir souffler.
En parlant, l'imprudent' commençait à gonfler,
Sur l'air, &c.

De ce bœuf si dodu, j'atteindrai la grosseur ;
Y suis-je ?—Pas encor ; non, répondait sa sœur.
Le bœuf riait sous cape, et pendant ce micmac,
Tranquillement prenait sa prise de tabac,
Sur l'air, &c.

Cette fois m'y voici, dit-elle.—Oh ! point du tout.
—J'y perdrai mon latin ou j'vais en v'nir à bout !
La grenouille vexée, enflant avec fureur,
Sauta comm' la chaudière d'un'machine à vapeur,
Sur l'air, &c.

Voyant cet accident, sa pauvre sœur en deuil
Courut chez l'menuisier commander un cercueil ;
Sa tante lui fit faire un bel enterrement,
Les grenouill's du quartier pleuraient d'attendriss'ment,
Sur l'air, &c.

MORALITÉ.

La moral' de ceci prouve, et ça n'est pas neuf,
Que, lorsqu'on est grenouille, on n'peut pas être bœuf.
On doit dans ce bas mond' garder ses p'tits emplois
Et ne jamais chanter plus haut qu'on n'a la voix.
Sur l'air, &c.

L'ILE DE SABLE. (*)

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

PREMIERE PARTIE.

EN BRETAGNE.

III.

LE MANOIR.

Bâti sur le plateau d'un piton abrupt, le manoir de la Roche était une des plus redoutables forteresses de la Bretagne. Sa configuration générale ressemblait à celle d'un trapèze, dont l'axe se dirigeait du sud-ouest au nord-ouest, et dont le petit côté s'étendait au nord-est. Cette configuration était décrite par une enceinte de remparts élevés de trente pieds. Derrière, on apercevait le château proprement dit. Quatre grosses ailes, en pierre de taille, reliées entr'elles par des tours carrées, le composaient. Derrière encore, au centre d'une vaste cour, s'élevait, à quarante toises de hauteur la citadelle, sorte de donjon octogonale couronné d'un diadème de tourelles en cul-de-lampe. C'était là qu'on déposait les armes, les munitions, qu'on enfermait les prisonniers de guerre, qu'on se réfugiait dans les cas désespérés. Un fossé profond, taillé en biseau, dans le roc vif, et aux parois hérissées de pointes de fer, entourait le donjon à son pied. Cinq portes y conduisaient : les deux premières situées, sous une voûte, dans le rempart extérieur et séparées par une herse intermédiaire, les deux suivantes établies dans le corps de l'édifice habité, également séparées par une herse intermédiaire, et la cinquième pratiquée à la base du donjon. Nul fossé de circonvallation ne longeait les premières fortifications, posées à même sur des rochers perpendiculaires d'une escalade impossible. On ne pouvait arriver au castel que par un sentier en zigzag, inérusté, pour ainsi dire, dans le flanc de la montagne et qui menait à un pont-levis sous lequel on avait creusé un puits très profond. Deux masses de granit, en forme de demi-lunes, pourvues de nombreux crénaux et barbicanes défendaient ce pont.

Le château de la Roche avait été construit au treizième siècle par Aymon de la Roche à son retour des Croisades. C'est assez dire que le style du monument appartenait à l'architecture féodale.

Du faite du donjon se découvrait une magnifique perspective dont les scènes variées à l'infini parlaient éloquemment au cœur et à l'imagination. Au nord-ouest, l'œil voguait sur les ondes moutonneuses de la Manche et s'arrêtait sur la délicieuse petite île de Jersey, puis à droite il explorait les mille sinuosités de la baie de Cancale, s'égarait à travers les campanilles dentelées du mont St. Michel et à gauche venait se reposer dans les anses de St. Brieuc. En se retournant, on distinguait de riches et grasses vallées, des forêts touffues, de majestueux cours d'eau, et, enfin un horizon ruisselant de charmes,

(*) Voir la *Ruche* du mois de février 1854.

de poésie ! Votre vue plongeait-elle verticalement, vous remarquiez des bosquets de pins, des châtaigneraies, et plus bas, des cabanes, des huttes étagées sur les derniers gradins du rocher que commandait le château de la Roche. Mais ces constructions inférieures avaient un aspect morne et désolé. Il semblait qu'elles exhalassent une odeur de servitude, dont les miasmes montaient jusqu'à la crête du manoir sourcilieux. C'est que les huttes étaient occupées par des serfs qui représentaient la soumission passive, que le manoir était le séjour de guerriers qui représentaient la force active. Là, le vasselage, l'inertie, la misère ; ici, la puissance, l'oppression, l'abondance. Pour les uns, rien ; pour les autres, tout !

Après cette esquisse des lieux où se passe le premier acte du drame que nous avons entrepris de mettre en scène, nous allons, si le lecteur y consent, retourner à monseigneur de la Roche-Gommard et à son écuyer qui viennent de faire halte devant le castel.

Dès que le cor eût sonné, un archer parut sur la plateforme de la porte.

—Bretagne et Navarre ! lui cria le marquis.

Aussitôt on entendit un grincement de chaînes se déroulant sur des treuils, et le pont-levis s'abaissa bruyamment. Jean de Ganay, qui avait cheminé côte à côte avec le seigneur de la Roche se replaça alors derrière lui ; les hommes d'armes se rangèrent deux à deux et le défilé commença. Douze hallebardiers, sortis du corps de garde, s'alignèrent sous la voûte, immobiles, la pertuisane aux pieds. D'un coup d'œil, le marquis s'assura que leur tenue était parfaite, puis continua sa marche jusqu'à la cour d'honneur. Là, il s'arrêta, donna quelques ordres concernant le captif, sauta de cheval et fit signe à son écuyer de le suivre.—Prenant un large escalier, ils arrivèrent bientôt à la salle d'armes, pièce immense soutenue par trois rangs de colonnes en marbre, d'une grande légèreté et décorée de trophées, panoplies, portraits de famille dont le plus ancien remontait au temps de Louis le Débonnaire ; ensuite ils pénétrèrent dans un appartement, de plus étroite dimension, contigu à cette salle.

C'était la chambre du marquis de la Roche-Gommard.

Elle avait l'air bien sombre et bien austère, cette chambre !

On eût dit de la cellule d'un dominicain.

Rien pour flatter le regard.....Mais l'ameublement consistait en un lit de camp simplement couvert d'une peau d'ours, deux tables chargées de livres, cartes, mappemondes, instruments de physique et d'astronomie, quelques escabeaux et une cassette scellée dans la muraille blanchie à la chaux. Le seul ornement digne d'attention était un grand Christ en bois noir d'une exquise pureté de formes. On prétendait que ce Christ était l'œuvre du fameux Michel-Ange, qu'il avait été enlevé à l'église du St. Esprit, à l'époque des guerres d'Italie et vendu cent marcs d'argent au père de Guillaume de la Roche.

Le marquis avait pris un siège, tiré de son pourpoint un parchemin scellé aux armes de France et de Navarre, dont il parcourait la teneur, tandis que Jean de Ganay se tenait à quelques pas, dans une attitude respectueuse.

Le parchemin renfermait ces lignes :

“ Nous, Henry, quatrième du nom, par la grâce de Dieu, roi de France et Navarre, à
 “ notre ami et féal Troillus des Mesgonets, chevalier de notre ordre, conseiller en notre con-
 “ seil et capitaine de cinquante hommes d'armes de nos ordonnances, le sieur de la Roche,
 “ marquis de Cotemmineal, baron de Las, vicomte de Caventon et Saint-Lô, en Normandie,
 “ vicomte de Travallet, sieur de la Roche-Gommard, et Quermolac, de Gornac, Bonte-

“ guigno et Lescuit, conformément à la volonté du feu roi Henry troisième, avons créé lieutenant-général du pays de Canada, Hochelaga, Terres-Neuves, rivière de la Grande-Baie, Norimbègne et terres adjacentes aux conditions suivantes :

“ Que le sieur de la Roche aura particulièrement en vue d'établir la Foi Catholique ; que son autorité s'étendra sur tous les gens de guerre, tant de mer, que de terre : qu'il choisira les capitaines, maîtres de navires et pilotes : qu'il pourra les commander en tout ce qu'il jugera à propos, sans que, sous aucun prétexte, ils puissent refuser de lui obéir : qu'il pourra disposer des navires et des équipages, qu'il trouvera dans les ports de France, en état de mettre en mer, lever autant de troupes qu'il voudra, faire la guerre, bâtir des forts et des villes, leur donner des lois, en punir les violateurs, ou leur faire grâce : concéder aux gentilshommes des terres en fiefs, seigneuries, châtelainies, comtés, vicomtés, baronnies et autres dignités relevantes de notre suzeraineté, selon qu'il croira convenable au bien du service, et aux autres de moindre condition, à telle charge et redevance annuelle qu'il lui plaira de leur imposer ; mais dont ils seront exempts les six premières années, et plus, s'il l'estime nécessaire : qu'au retour de son expédition, il pourra répartir entre ceux qui auront fait le voyage avec lui le tiers de tous les gains et profits mobiliers, en retenir un autre pour lui et employer le troisième aux frais de la guerre, fortifications et autres dépenses communes : que tous les gentilshommes, marchands, et autres, qui voudront l'accompagner à leurs frais, ou autrement, le pourront en toute liberté, mais qu'il ne sera pas permis de faire le commerce, sans sa permission, et cela sous peine de confiscation de leurs navires, marchandises et autres effets : qu'en cas de maladie ou de mort, il pourra par testament ou autrement, nommer un ou deux lieutenants, pour tenir sa place : qu'il aura la liberté de faire dans tout le royaume la levée des ouvriers et autres gens nécessaires pour le succès de son entreprise : finalement, qu'il jouira des mêmes pouvoirs, privilèges, puissance et autorités dont le sieur de Roberval avait été gratifié par le feu roi François premier.

“ Donné, en notre palais du Louvre, en notre bonne ville de Paris, ce douzième jour de janvier de l'an de grâce mil cinq cent-quatre-vingt-dix-huit et de notre règne le neuvième.

“ Signé, HENRY de France et Navarre.”*

—Jean ! dit le marquis quand il eût terminé sa lecture.

—Monseigneur !

—Vous avez étudié la relation de Jacques Cartier ?

L'écuyer s'inclina affirmativement.

—Et vous êtes toujours résolu de m'accompagner ? poursuivit Guillaume de la Roche, en enveloppant le jeune homme d'un regard inquisiteur.

—Oui, messire, répliqua l'écuyer sans hésitation.

—Les périls, les dangers ne vous effrayent pas ?

—Je sors d'une famille où la peur est mot vide de sens. Sur notre devise on a gravé : *Audaces fortuna juvat !* Ce qui signifie, pour moi, que l'homme ne doit jamais trembler quand il poursuit une noble entreprise.

* On comprend que la lettre que nous donnons ici n'est qu'un abrégé très succinct de celle qui accordait à Guillaume de la Roche la lieutenance générale du Canada. Publier la lettre en entier eût été un hors d'œuvre qui aurait nuï à l'intérêt dramatique de notre récit. Mais, dans les notes qui seront suite à cet ouvrage, le lecteur trouvera tous les documents authentiques et historiques sur lesquels est fondé le roman de *l'Île de Sable*.

—Bien, dit Guillaume ; j'aime à vous entendre parler de la sorte. Mais vous savez le but de notre expédition, en Acadie ?

—Fonder une colonie.

—Ce n'est pas tout, reprit le marquis avec exaltation ; oh ! ce n'est pas tout ! Que dis-je, c'est la moindre cause ! Il s'agit, mon enfant, de propager les doctrines que notre Sauveur, Jésus-Christ, a transmises au monde, par la voie de la sainte Eglise Catholique, Apostolique et Romaine ! il s'agit, mon cher enfant, de porter le flambeau de lumière et de vérité au milieu des peuplades ignorantes et idolâtres qui habitent les forêts de l'Amérique du Nord ; il s'agit de faire notre salut, de mériter le ciel en convertissant les Indiens à notre religion ! il s'agit,—et de la Roche baissa la voix,—d'empêcher les hérétiques, les Huguenots—vous m'entendez, Jean—de distiller sur la Nouvelle France le venin de leurs dogmes mensongers, comme ils avaient déjà essayé de le faire à Charlefort, à l'instigation de Coligni !

—Quoi ! fit de Ganay.

—Oui, reprit le marquis se méprenant sur le sens de l'exclamation de son écuyer. Oui, en 1562, l'Amiral Coligni essaya d'établir ceux de sa secte sur le Nouveau-Monde. Il arracha frauduleusement un acte de pleins pouvoirs au faible Charles IX, manda à son service un renégat nommé Ribaut, lui confia le commandement de deux *roberges* avec une cargaison de parpaillots de son espèce, et les envoya se propager, eux et leur abominable hérésie au-delà de l'Atlantique. Ils débarquèrent dans la Floride, où ils furent rejoints, deux ans après, par une autre bande d'apostats, sous la conduite de Landonnière, et déjà ils acquéraient une importance déplorable lorsque, grâce à la Providence divine, Philippe II envoya, pour mettre fin à ces pernicieuses impiétés, le vaillant Don Pedre Menendez avec six vaisseaux. Don Pedre menait avec lui bonne troupe de fervents catholiques espagnols qui capturèrent le fort élevé par les maudits calvinistes, et (après les avoir sommés de renoncer à leurs erreurs, ce à quoi ils ne voulurent jamais consentir, tellement ils étaient possédés de l'esprit malin) les pendirent tous aux branches d'un gros arbre sur le tronc duquel on cloua l'inscription suivante :

CEUX-CI N'ONT PAS ÉTÉ TRAITÉS DE LA SORTE EN QUALITÉ DE FRANÇOIS, MAIS
COMME HÉRÉTIQUES ET ENNEMIS DE DIEU.

Ce qui signifiait justement que les mécréants n'ont point de nationalité, et que là où il les rencontre, un pieux serviteur de Dieu, doit s'efforcer de ramener dans le droit chemin ces brebis égarées par les perfides exhortations de quelques prédicants, mais qu'il doit aussi, s'ils refusent de l'écouter, plutôt en débarrasser le genre humain que de les laisser porter ailleurs la corruption qui les empoisonne. C'est ainsi que le laboureur arrache l'ivraie du champ qu'il cultive.

Après cette sortie, dictée par le fanatisme de l'époque, de la Roche-Gommard, pencha la tête sur sa poitrine et se livra à une sévère méditation. Mais s'il eût jeté les yeux vers son écuyer, il aurait été surpris de l'altération qu'il avait subie, depuis quelques instants. Jean de Ganay était d'une pâleur livide : ses traits se contractaient, ses muscles frémis- saient, il semblait se débattre contre une colère sourde dont il voulait comprimer l'essor, et se mordait furieusement les lèvres, comme pour refouler les paroles qui affluaient à sa bouche. Peu à peu, cependant, il se maîtrisa, et quand le marquis s'arracha à ses pensées, Jean était calme ou du moins paraissait l'être.

—Vous m'avez compris ? demanda le seigneur de la Roche.

—Je vous ai compris, répondit froidement Jean.

—Et vous viendrez, la croix d'une main, la houe de l'autre ? et si je succombe...

—Je veillerai à l'accomplissement de vos dernières volontés.

—Merci, Jean, dit le marquis, se levant et prenant la main du vicomte qu'il trouva moite et glacée ; merci ; vous serez un jour la gloire de la chrétienté. A demain ! Faites vos apprêts pour le départ.

De Ganay se retira et Guillaume de la Roche alla se prosterner devant son crucifix.



IV.

L'ONCLE ET LA NIÈCE.

Cependant, Laure de Kerskoën s'était de nouveau jetée dans sa chaire et elle réfléchissait.

—Quelle folie ! m'écrire qu'il viendra ce soir ! ne lui avais-je pas dit que j'attendais mon oncle ! Mais, que signifient ces mots : " Ne craignez rien. Mes précautions sont bien prises ; demain, si vous le voulez, nous serons unis par des liens indissolubles ! " Oh ! je tremble ! que prétend-il faire ? Cher Bertrand, il est capable de tout... il m'aime tant !... Pourquoi faut-il qu'une inimitié mortelle divise nos parents ? Mais, non, non, je n'aurai jamais d'autre époux que lui au monde ! oh ! plutôt je préférerais m'enterrer dans un cloître ! Mon amour n'est-il pas juste, n'est-il pas légitime ? mon existence ne la dois-je pas à ce valeureux champion ? Où serais-je sans lui, bonne Sainte-Marie ? Au péril de sa vie, il m'a arrachée aux flammes qui dévoraient le couvent de ma tante ; au péril de sa vie, il m'a protégée contre les brutalités des reîtres qui nous avaient surprises, ma suivante et moi, à la promenade. Oh ! comme il était beau, comme il était fort, mon Bertrand, lutant seul contre cette horde de scélérats ! comme sa hache d'armes frappait dru... Et puis, si timide avec moi ! bravant tous les dangers, pour venir soupiner un instant sous les fenêtres de sa reine ! Quelle différence avec ce Jean de Ganay, dont les assiduités m'importunent ! D'ailleurs, quoiqu'en pense le marquis de la Roche, il ne me semble pas loyal catholique, le Bourguignon ! Je ne me souviens pas de lui avoir vu faire le signe de la croix, et il trouve toujours un prétexte pour ne pas assister au divin sacrifice de la messe. Bien au contraire, Bertrand n'y manque jamais, lui ! chaque dimanche, déguisé en serf, je l'aperçois pieusement humilié en un coin de l'église du hameau, où je vais régulièrement depuis la mort de notre digne chapelain... Venir, ce soir, quelle imprudence ! Si je pouvais l'avertir ! impossible, Adresse est trop grièvement blessée ! Que résoudre !... Si je savais où il est !... Et cet écuyer qui rôde sans cesse sur les remparts ! En disant à monseigneur de la Roche de doubler les gardes, parceque... parceque... Mauvais moyen, mauvais moyen ; mon oncle concevrait des soupçons ! Fatalité ! quelque magicien m'aura lancé un sort, c'est sûr.... Il faut implorer le secours de ma miséricordieuse patronne !

Ayant formé ce dessein, la dévotieuse jeune fille courut s'agenouiller devant son priedieu.

Tandis qu'elle était ainsi prosternée, Guillaume de la Roche entra sans bruit chez elle. Il avait dépouillé son costume de route pour endosser une toge de velours noir, serrée à la taille par une cordelière en soie. Sa tête était couverte d'une toque de même étoffe que la toge ; sur sa poitrine pendait le symbole de l'ordre du Saint-Rosaire : une croix blanche et noire portant un médaillon ovale où était figurée la Vierge, tenant d'une main l'enfant Jésus, de l'autre un rosaire.

Guillaume s'arrêta religieusement au seuil de la porte pour contempler le gracieux tableau que présentait Laure de Kerskoën, dont le visage charmant se profilait vis-à-vis de lui.

Ne voulant point troubler ses oraisons, il se disposait à la retraite, car il était bien loin de se douter, le rigide tuteur, que c'était une pensée terrestre, une pensée mondaine, une pensée d'amante insoumise, qui absorbait ainsi l'attention de sa pupille. Mais tout-à-coup celle-ci s'écria avec allégresse :

— Oh ! merci, merci ! bienheureuse patronne, vous avez exaucé mes vœux ; il est sauvé !

— Qui cela ? demanda le marquis.

— Monseigneur de la Roche ! balbutia Laure interdite.

— Eh bien, chère enfant, est-ce ainsi que vous recevez votre oncle après deux mois d'absence ?

— Pardon, pardon, dit Laure en rougissant, je...

— Vous ne m'attendiez pas, méchante fille, reprit Guillaume en la baisant tendrement au front. Mais grâce au ciel, nous sommes revenus sains et saufs et tout est prêt pour notre prochain départ.

— Votre prochain départ !

— Ah ! ma mie, vous gémierez, car j'emmène avec moi le chevalier de vos pensées. Jean de Ganay m'accompagnera à la Nouvelle-France. Ça, ne te désole pas, ma Laurette ; ne baisse pas ces grands yeux bleus pour cacher ton affliction. Je te promets de te le rendre dans un an au plus.

— Mais monseigneur...

— Mais quoi, mademoiselle ? dit Guillaume en s'asseyant et l'attirant sur ses genoux.

— Mais...

— Puisque je te promets de te le rendre. Ne vas-tu pas être jalouse de ton vieil oncle ? la séparation vous fortifiera tous deux. Et vous me saurez gré de vous avoir tenu éloignés durant quelque temps. Tu passeras ton veuvage chez l'abbesse du moustier de Blois.

— Mais mon oncle, dit enfin la jeune châtelaine qui s'était peu à peu remise de son émotion, ne m'avez-vous pas annoncé que votre projet de fonder une colonie à la Nouvelle-France était ajourné ?

— Ah ! répliqua le marquis, en souriant, c'est moins mon projet de colonisation que le colon que j'enlève qui m'attire cette insidieuse question.

— Vous avez donc obtenu vos lettres patentes ? dit-elle avec une agitation qui échappa à son interlocuteur.

— Bien mieux, répondit-il ; j'ai triomphé des pièges que m'avait tendus le duc de Mercœur, ce misérable qui s'acharne constamment à ma perte.

Laure tressaillit.

—Chère enfant, dit de la Roche en la pressant affectueusement contre sa poitrine, tu me pardonneras de te délaisser. Mais la voix de Dieu parle à ma conscience. Il faut que je parte. Nouveau Pierre l'Hermitte, je porterai la bannière de l'Église romaine au milieu des infidèles, et bientôt l'autre rive de l'Atlantique retentira de louanges au Tout-Puissant. Courage, ma fille ! élève ton âme à Dieu ! il t'aidera à supporter cette épreuve.

Laure était sensible. Elevée par Guillaume de la Roche qui l'avait gâtée, elle le chérissait à l'égal d'un père. Si les longues expéditions de son tuteur ne l'avaient jamais effrayée, à cette époque de troubles et de guerres civiles, l'idée d'un voyage au-delà de l'océan, vers des contrées qu'on jugeait beaucoup plus lointaines qu'elles ne le sont réellement, cette idée, disons-nous, ne pouvait manquer de l'attrister. Elle fondit en larmes. Persuadé que ces larmes avaient plutôt son écuyer pour objet que lui-même, Guillaume essaya de la consoler par des caresses. Puis s'imaginant opposer un remède souverain à la douleur de sa nièce, il lui dit en la quittant :

—Allons, mon enfant, sèche tes pleurs. Vous serez fiancés avant que nous nous embarquions.

Aussitôt qu'il eût laissé la chambre, Laure frappa trois fois sur un gong avec une baguette d'argent garnie de peau. Sa camériste, jeune Picarde, accorte, avenante, parut.

—Suzette, quel est le sergent de garde à la porte du château ?

La soubrette cligna de l'œil d'un air intelligent et répondit :

—C'est Goliath !

—Descends à l'office, et ordonne au sommelier de ne pas oublier ce soir le poste... Tu m'entends !

—Mademoiselle sera obéie, dit Suzette en s'inclinant.

—Ah !—je suis indisposée... Je ne paraîtrai pas au souper.

Suzette fit une deuxième révérence et sortit.

—Comme cela, s'écria alors la nièce du marquis, peut-être réussirai-je à le voir en secreté !



V.

LE MÉNESTREL.

—Allons, sergent Goliath, encore un verre de ce généreux cidre dont nous a gratifié la noble Laure de Kerskoën.

—Verse, verse, toujours, Oreille-de-Lièvre ; car, ventremahom ! la langue m'arde plus que charbon ardent, et mon estomac résonne comme une tonne vide.

—Brave demoiselle, que notre châtelaine ! ajouta Oreille-de-Lièvre, en remplissant une écuelle de bois, que lui tendait le sergent.

—Jour de ma vie ! tu dis vrai, répondit celui-ci. Brave demoiselle, ventremahom ! Et d'un trait, il avala le contenu de sa coupe.

—Fameux cidre, poursuivit-il ensuite, excellent cidre, ventremahom ! il a au moins dix ans de cellier. Encore un coup, Oreille-de-Lièvre !

—Ohé ! un moment, un moment, sergent ; chacun son tour.

—Ventremahom ! qui est-ce qui réclame ici ? s'écria Goliath, roulant autour de lui un regard furieux.

—C'est moi, dit une voix.

—Ventremahom ! avance le bec, beau sire. Je serai moult content de voir en face ton museau de fouine.

—Me voilà, sergent, nazilla un hallebardier, en venant se planter droit devant Goliath !

—Ventremahom ! c'est toi, Balafré ! que demandes-tu ?

—Par les griffes du diable, belle question, ma foi ! je demande part à la hombance qui nous choit des entrailles de Bacchus.

—Mille morts ! cria le sergent à demi-ivre, suis-je le maître céans ?

—Tu ne l'es plus dès que tu as manqué au règlement, répliqua Balafré d'un accent résolu.

—Ah ! ventromahom ! je ne suis plus le maître...je ne suis plus le maître...attends, attends...

Se tournant vers un groupe de soldats :

—Conduisez-le moi dans le cul-de-basse-fosse ! Ah ! ventromahom ! je ne suis plus le maître...

—Si l'un de vous bouge, fit l'audacieux Balafré, levant sa pertuisane, je l'embroche comme faisant bon à mettre au rotissoire.

—Cœurs d'hérétiques ! qu'attendez-vous, mes gars ! s'écria Goliath remarquant que ses subordonnés ne s'empresaient pas d'obéir. Voulez-vous que demain le compère tisserand vous tresse un collier de chanvre ?

—Silence ! Ronde ! dit quelqu'un d'un ton perçant.

Cet avertissement produisit un effet magique sur tous les assistants. Deux grosses cruches de grès qui renfermaient la liqueur, cause de cette querelle, s'éclipsèrent comme par enchantement ; chacun se précipita vers un râtelier d'armes où étaient posés des mousquetons, des hallebardes, et, Jean de Ganay parut, au moment où le sergent Goliath commandait à ses hommes placés sur un seul rang :

—A droite ! alignement !

La scène précédente se jouait dans le corps de garde de la porte principale du château. C'était une pièce, oblongue, à voussure surbaissée, aux dalles et aux murailles humides, qui s'étendait sous la terrasse du rempart. Elle n'avait nulle fenêtre, et une lampe fumeuse, appendue à une tringle de fer l'éclairait jour et nuit.

Lorsque l'écuyer du marquis de la Roche-Gommard fit son apparition au milieu des hommes de service, il était environ neuf heures du soir. Après une rapide inspection, Jean communiqua le mot d'ordre au sergent Goliath et s'éloigna d'un air distrait.

A peine avait-il tourné les talons, qu'Oreille-de-Lièvre dit gaillardement :

—Coulé le Bourguignon ! par la mitraille des Espagnols, s'il eut flairé le fumet de nos brocs... hum !

—Buvons à sa santé ! dit Goliath.

—Oui, à la santé du Bourguignon ! appuyèrent plusieurs soudards.

—Et de ses amours !

—Encore toi, Balafré ! maugréa le sergent ; ventremahom !...

—Ohé ! plus de disputes ; buvons, ripaillons, godaillons !

—Vraiment oui ! dit Goliath à qui le jus de pommes commençait à faire perdre la raison ; vraiment oui, ventremahom !

Et il entonna sur un diapazon de Stentor une complainte populaire de l'époque.

—Quel diable de requiem beugles-tu là ! dit Oreille-de-Lièvre, l'arrêtant au troisième couplet.

—Ventremahom ! c'est celui qu'on psalmodia après la mort de Henry III, repartit Goliath en poursuivant :

Ainsi feust ce roy inclément,
De vingt forfaits couver,
Mis à trespas par Jacques Clément
Qui le baille à l'enfer.

—De par la fourche du démon ! ton antienne est plus lugubre qu'une nuit de tempête, sergent, dit Balafré, qui venait d'ingurgiter deux généreuses gorgées de cidre à même la jarre. Où l'as-tu apprise, compère ?

—Ventremahom ! où l'aurais-je apprise sinon au camp de Saint-Cloud ?

—Quoi, tu étais au camp de Saint-Cloud, toi ?

—Ventremahom ! vraiment oui, j'y étais, et je faisais faction devant la tente du tyran, lorsque, un brave... un homme de Dieu...

—Qu'as-tu donc, Goliath ? on dirait que tu écoutes quelque chose.

—Vraiment oui, ventremahom ! j'écoute... n'entendez-vous pas ?

Par la porte entr'ouverte du corps de garde, la brise du soir apportait ces paroles bien connues, chantées sur un mode lent et harmonieux.

..... Li bretons
Jadis souloïent par prouesse,
Des aventures qu'ils oïoient
Faire des lais par remembrance
Qu'on ne les mist en oubliance...

—Oh ! oh ! ventremahom ! cela nous annonce, si je ne m'embrêne en fumier d'erreur, le jovial trouvère, qui tant nous donna soulas et esbattement ces derniers jours. Sans-doute, il demande l'hospitalité. Ce sera précieuse aubaine pour nous de le recevoir en notre chambrée.—Il nous contera vaillantes histoires des preux Armoricains, et ne manquera pas de nous redire les merveilleuses aventures du chevalier Bertrand Duguesclin !

—Et aussi l'expédition des quatre fils de Montglave, dit Oreille-de-Lièvre : « A l'issu de l'hiver que le joly temps de l'esté commence et qu'on voit les arbres florir, et leurs fleurs s'espanyr... »

—Pas si vite, compère, pas si vite ! intervint Balafré ; festinons, banquetons, c'est fort bien, mais ne forçons pas la consigne. Le couvre-feu est sonné !

—Oh ! la piètre affaire ! dit Goliath. Qu'on introduise notre galant ménestrel, je réponds de tout !

—Nenni, sergent, nenni reprit l'autre avec son opiniâtreté habituelle ; répondez de votre nuque, soit ; cela vous regarde, mais de la mienne, c'est objet qui m'intéresse trop particulièrement pour que j'abandonne à aucun le soin de sa responsabilité.

—Ventremahom ! m'est avis, vieux pleurard, que tu ne seras satisfait que quand

t'aurai refroidi le sang avec mon baume d'acier.

Balafré allait riposter, mais un des hallebardiers lui tendit l'écnelle qui ne cessait de circuler à la ronde. Le parfum du liquide pétillant apaisa la colère du troupiér, et après avoir bu, il dit :

—D'ailleurs, agissez comme vous le désirez ; moi je m'en lave les mains, ainsi que monsieur Ponce Pilate fit, à l'occasion du jugement prononcé contre notre rédempteur Jésus.

—Ventremahom ! tu as raison de consentir...

—Mais, sergent, objectèrent quelques-uns des soudards, si notre redouté seigneur, le marquis de la Roche vient à savoir que nous avons reçu un étranger, en notre corps de garde...

—Jour de ma vie ! qui osera le lui dire ? y a-t-il un espion parmi nous, ventremahom ?

Cette interrogation imposa silence aux récalcitrants. Au reste le chant du trouvère était si poétique, si harmonieux qu'il eût attendri un rocher. En ce moment, il modulait, en s'accompagnant de son rebec, une vieille romance bretonne dont voici la traduction que nous a laissée Thibault, comte de Champagne.

Las ! si j'avais pouvoir d'oublier,
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très doux, très doux regarder,
Finiroit mon martyre,
Mais, las ! n'en puis ôter
Et grand affolage
M'est d'espérer,
Mais tel servage,
Donne courage,
A tout endurer.
Et puis comment, comment oublier,
Sa beauté, sa beauté, son bien dire,
Et son très doux, très doux regarder
Mieux aime mon martyre.

—Il n'y a pas une couple de gosiers comme celui-là dans tout le monde, ventremahom ! c'est notre barde, il ne couchera pas à la taverne de la belle étoile, dussè-je pour cet acte de charité être fouetté de verges jusqu'à effusion de sang. Ça, mandez la sentinelle.

Au bout de quelques minutes le factionnaire arriva.

—Ah ! c'est toi, Courtevue ! dit Goliath. Qui ballade à pareille heure sous les murs du château ?

—Le trouvère armoricain.

—Seul ?

—Seul, sergent.

—Qu'on abaisse le pont, ventremahom ! nous avons encore une cruche pleine et coulerons joyeuse nuit, jour de ma vie !

Après ces paroles, le chef du poste, sans défiance, sortit pour aller à la rencontre de l'hôte que la chance lui amenait.

L'énorme panneau de madriers décrivit lentement son quart de cercle et recouvrit horizontalement le puits qui précédait l'entrée des fortifications.

—Qui vive ? cria Goliath, apercevant une ombre à travers les ténèbres de la nuit.

En réponse à son interrogation il reçut ce couplet :

Pour débaucher par un doux style,
Femme ou fille de bon maintien
Point ne faut de vieille subtile
Frère Lubin le fera bien.

—Est-ce toi, ventremahom ! mon barde ?
Accroupie devant le pont, l'ombre continuait sa ballade :

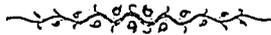
Je presche en théologien ;
Mais pour boire de belle eau claire
Faites la boire à votre chien :
Frère Lubin ne le peut faire.

—Ah ! bravo, bravo, ventremahom ! dit Goliath en se frottant les mains. Accours, mon gai rossignol. Tu pomperas à autre réservoir qu'à claire fontaine ! et, par les cornes du diable...

Mais, avant qu'il eût achevé sa phrase, dix doigts vigoureux nouaient son cou dans leurs muscles d'acier, un poignard était planté dans sa poitrine et il tombait dans le puits, sans proférer même un soupir !

H. EMILE CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)



Une Fille D'Èbe.

Perfida cara tamen.
(TIBULLE.)

1.

Hélas ! mon doux ami, ma famille importune
Ne veut qu'à la richesse enchaîner mes destins ;
Pars donc ! l'amour le veut. Va chercher la fortune
Dans les pays lointains.

Pars, ô mon doux ami ! je te serai fidèle,
Tu sais combien est grand l'amour que j'ai pour toi,
Pars, et tu reviendras avec l'humble hirondelle
T'abriter sous mon toit.

Plus d'une sorte chaîne à ton amour m'attache ;
Je ne vis que pour toi ; jusqu'au sombre tombeau,
Je garde mes serments, car mon âme est sans tache
Comme ton front si beau.

Pars ! je prierai pour toi le Maître qui dispose.
 Tu garderas, ami, jusques à ton retour,
 L'empreinte du baiser que sur ton front je pose,
 Comme un gage d'amour.

Tu sais qu'un baiser pur lie autant qu'un baptême ;
 Tu sais que je suis forte ; ainsi pars sans effroi.
 Tu sais combien de fois je t'ai dit : oh ! je t'aime,
 Je t'aime, mon doux roi !

II.

Ainsi parla la vierge ; et, sans craindre l'orage,
 Qu'il ne prévoyait pas dans le sombre avenir,
 Le jeune homme enivré, le cœur plein de courage,
 Partit pour revenir.

Longtemps il poursuivit dans sa course incessante
 Le mirage trompeur qui doublait les chemins ;
 Mais toujours son trésor, comme une ombre glissante,
 S'échappa de ses mains.

Il vint redemander à la vierge d'attendre,
 D'attendre encore, hélas ! la fin de son effort.
 Il se disait tout bas :—Ma bien aimée est tendre ;
 Son cœur battra bien fort.

Il frappa faiblement à la massive porte,
 Car sa main frémissait en cet instant heureux ;
 Il demanda la dame ;—on lui dit :—Que t'importe !
 O pèlerin poudreux !

Alors à ces valets :—On ne peut me proscrire ;
 Elle s'avilirait en me répudiant,
 L'un d'eux ferma la porte en éclatant de rire :
 Quel est ce mendiant ?

Un instant, il sentit sa pensée indécise,
 Puis il vint à la vitre et regarda, tremblant...
 Il la revit alors auprès d'un homme assise,
 Heureuse, lui parlant :

“ Le ciel, mon doux ami, bénit la femme aimante ;
 “ Vois nos enfants vermeils bercés sur mes genoux,
 “ Tout rayonne au soleil de leur gaiété charmante ;
 “ Le ciel est bon pour nous. ”

III.

Le soir des bateliers, près d'un égout immonde,
 Viront flotter un corps dans ses noirs tourbillons.
 Ils n'essayèrent pas de le tirer de l'onde ;
 Il avait des haillons !

GUERRE, — ARMÉE, — MODES.

Paris, 14 Février 1851.

Adieu, les fêtes, les bals, les soirées, les raouts ! Le vent souffle à la guerre. C'est fini, pour nous ! A nos charmes, les hommes vont préférer les fumées de la gloire ; et bientôt, désolés comme Niobé, nous gémirons et pleurerons dans les ennuis d'un long veuvage. Ah ! j'en frissonne, rien que d'y songer ! Déjà, ces *messieurs* nous abandonnent. Nos réunions brillent par leur absence, et nous n'avons plus que le plaisir de nous ronger les unes les autres à belles dents. C'est bien triste, bien monotone ! En vérité, je ne me figurais pas que les hommes nous fussent si nécessaires ! Dieu ! si l'un de ces prétentieux personnages lisait ma confession ! Que vous dirai-je ? — Paris est toujours animé, mais c'est une animation fébrile, une animation qui sent l'inquiétude. On ne parle que Russes et Turcs, que czar et sultan, notes et armements, protocoles et levées, troupes et alliance, flottes et équipements !. A la galanterie, il n'y faut plus penser ; madame Minerve monopolise tous les regards, accapare tous les cœurs. C'est un revirement général. — Les lions se font raser pour signer un enrôlement, les dandies troquent leurs cannes de Verdier contre le coupe-chou du fantassin, les membres du Jockey Club pétitionnent en masse pour être admis à l'école de Saumur, les dilettanti ne rêvent plus que de fanfares militaires, et les étudiants — ces pauvres étudiants, eux-mêmes — laissent qui Cujas, pour la théorie du port d'armes, qui le bistouri, pour la demi-latte ! Le désarroi est au grand complet. La perspective de pénétrer dans les harems, d'admirer, d'entendre, de... ces splendides odalisques d'autant plus merveilleuses, d'autant plus attrayantes qu'on ne les connaît que par l'imagination des poètes et les fantaisies de Théophile Gauthier, le prisme de l'épaulette, la liberté des camps ont enflammé notre jeunesse d'une martiale ardeur — notre jeunesse, ai-je dit, folle ! et nos céladons et nos barbons qui répètent à cors et à cris :

Opprobre à tout guerrier qui, dans la fleur de l'âge,
S'enfuit comme un lâche en spectacle au vainqueur ;
Tandisque ce vieillard prodigue avec courage
Un reste de vieux sang qui réchauffait son cœur !

Certains Achilles prétendent que la guerre est une nécessité — une noble et sainte chose ; moi je trouve que c'est une abominable invention. Quelle sottise d'aller se faire tuer parce que Pierre dit à Nicolas : " Vous êtes une brute ! " ou parce que Nicolas dit à Pierre : " Vous êtes un ruetre ! " O démenace humaine ! l'existence est-elle donc si longue qu'il faille la prodiguer pour un faux point d'honneur ! En fait de victoires et de défaites, parlez-moi un peu de celles qu'on remporte ou qu'on subit dans le temple de l'amour ! Elles ne sont pas sanglantes, celles-là, au moins ! Vainqueur et vaincu rougissent rarement, si ce n'est de bonheur ; et d'ordinaire, le mieux battu des deux n'est pas celui qu'on penso. Vous me crierez peut-être : " Mais un officier resplendissant, tout chamarré d'or et de broderies — un sémillant capitaine de hussards, par exemple — cela a bien son agrément. " Ah ! oui, cela est beau à voir... à cinquante pas, dans une parade ; mais cela porte du linge... vous savez ! cela jure Dieu et le diable ; cela fume, cela pue l'eau-de-vie ; cela chique, cela... n'est-ce point assez ? Non, non, ne me vantez pas les troupiers. Près de nous, Parisiennes, ils ne sont pas en bonne odeur. La cour impériale a pris à tâche de nous les faire connaître, et c'est à peine, si, aujourd'hui, ils gagnent des succès parmi nos femmes de chambre ! Bêtise, vanité, fatuité, voilà les trois éléments organiques du troupiier ; rudesse, brutalité, colère, ses trois vertus principales ; inconvenance, incivilité, indécence, ses trois qualités mondaines. Pour aimer ce bipède, casqué, cuirassé, bardé, ceinturonné, botté, éperonné, il faut s'appeler Montijo, princesse Mathilde, madame Leroy (lisez Saint-Arnaud), ou Magnan !

Je le répète avec un vif serrement de cœur : adieu, fêtes, bals, soirées, raouts ! adieu la mode ! Infortunés journaux fondés pour l'ornement de notre sexe, chantez un *De profundis*, la politique l'emporte aussi sur vous !

“ O Ninon, qu'eût pensé votre grande âme, si pour votre malheur, revenue à la vie, vous eussiez vu...”

De grâce, ne me demandez pas où en est la toilette, je serais incapable de vous l'apprendre. Sous mes fenêtres résonne le cliquetis des armes qu'on transporte ça et là ; de gros équipages d'artillerie ébranlent le pavé et font tressauter les vitres de mon appartement ; des escadrons de cavalerie, des pelotons d'infanterie passent et repassent—on se croirait en pleine révolution. Je suis toute tremblante. Aussi, dans l'impossibilité de rien écrire moi-même, je vous transmets les observations d'une personne plus courageuse que votre correspondante habituelle.

Ecoutez-la :

“ Nous voici en bonne saison pour les soirées et les réunions élégantes, fêtes dans lesquelles il faut se montrer belles, et comme, mesdames, vous êtes parfaitement en fonds pour cela, je n'ai plus qu'à vous indiquer ce que la mode cherche à faire adopter aux suffrages de la société. Je commence par une toilette portée par une jeune dame, dans l'une de nos soirées parisiennes. C'était une robe de tulle rose à deux jupes, corsage plat orné d'une draperie formant Berthe produite par une ruche de tulle assorti, manches petites, un peu ballonnées, ornées de trois ruches coquillées avec agrafes formées d'églantines blanches avec feuillage ; la première jupe festonnée à vastes demi-cercles au nombre de dix pour tout le tour de la robe. Sur la seconde jupe cinq petits volants bordurés chacun d'une ruche, sur le milieu du corsage une agrafe d'églantines passant du milieu à droite et venantagrafer deux des festons de la première jupe ; cheveux relevés à l'impératrice, peigne-marquise ; demi guirlande d'églantine passant sur le chignon et tombant assez pour effleurer les épaules. Gants courts, bracelets gothiques or et pierreries ; une blonde blanche et créée tout autour du corsage.

“ Voilà sans contredit une toilette dont la composition n'a rien de fabuleux sous le rapport du prix.

“ Pour mise d'intérieur.

“ On recommande toujours les jupes de taffetas en uni, en écossais à une ou deux jupes, avec une veste de velours ou de drap que l'on peut soulacher. Cette veste est à grandes basques fendues, manches découpées à la grecque, le haut du corsage est un peu dégagé en cœur, de manière à laisser voir une guimpe-plastron ou une chemisette montante en ransouk ornée de broderies anglaises ; les sous-manches sont assorties à la chemisette.

“ La saison, plus rude qu'on ne l'attendait, nous oblige à songer aux fourrures et surtout aux vêtements confortables pour la ville : constatons le succès du drap pour manteaux et pour redingotes, talmas et robes de demi-négligé, le noir, le marron, le pain brûlé sont les nuances à la mode, ces teintes s'harmonisent bien avec les bandes de velours et les ornements découpés, formés de ce beau tissu.

“ Les pelisses de satin ont toujours une grande vogue ; quelques dames ont cru devoir y ajouter des demi-manches, c'est commode mais cela dénature le genre véritable de ce vêtement si distingué. Les pardessus forment paletot par le haut, s'établissent en velours et en drap ; ce vêtement se ferme jusqu'en haut et se borde volontiers d'une large fourrure formant pélerine dans le haut, deux bandes sur le devant et une vaste bordure. Le petit gris, le grêbe, le putois du Canada, la martre zibeline surtout sont très demandés pour cet emploi. Ces pardessus ont des manches progressives très larges et bordées d'un vaste parement de fourrure ; pour border les volants et même pour recouvrir les coutures de certaines vestes de sortie et d'appartement formées de velours, de soie gros grain et même de satin, ou bien les volants et les revers de corsage de quelques robes de moire, on se sert aussi de peluche. Enfin pour donner un cachet à part à de certaines mises d'hiver, on joint les dentelles noires aux bandes de fourrure et l'effet est charmant.

“ Pour terminer cette revue, citons de délicieuses capotes satin et peluche, deux tissus qui se marient parfaitement. La peluche est employée par bandes pour les apprêts ; ce genre de tissu s'applique à tout, quant à présent, on borde les volants de robe en peluche, on établit les corsages en peluche et on en double les sorties de bal et les capuches, mais en nuance

tranchante; les talmas, mantelets d'hiver, pelisses se garnissent de peluche chatoyante. On n'a pas craint la lourdeur en faisant des chapeaux tout en peluche y compris les nœuds et les biais. Rien de joli, pour revenir aux coiffures de ville, comme un chapeau de satin bouillonné sur lequel est jetée une résille formée d'étroites bandes de velours épinglé, fixée par une guirlande de feuillage en miniature en velours. Citons encore un chapeau de satin groseille nuancé toujours en faveur avec pointe de velours posée sur la calotte et garnie de guipure noire; grande guipure assortie autour de la passe en guise de demi-voilette; touffe de plumes griseille et noire. Enfin, n'omettons pas, car c'est tout à fait de circonstance, de parler des chapeaux satin piqués à très petits carreaux, ayant pour ornements des nœuds de velours épinglé avec nœuds de velours en guise de Mancinis pour la passe et une natte également en velours en dedans de cette même passe.

“ A notre prochaine lettre, mes chères lectrices, mille nou- aux détails: la glaneuse ne s'arrêtera pas dans le champ fertile de la mode. Les fêtes de bienfaisance s'ouvrent partout, car, par un hiver aussi rigoureux, il faut faire appel à tous les cœurs généreux et pour tous ces bals nos couturières et nos modistes vont inventer de délicieux modèles dont j'espère vous raconter les conquêtes parai nos élégantes.”

L'optimisme est une belle chose, convenez-en? Quand à moi, je crains bien que pour longtemps la fashion n'exercera plus son empire que sur l'art de la passenterie, de la sellerie et de l'armurerie, et que la misère qui désole nos villes et nos campagnes obligera à renoncer aux luxueux colifichets des modes, car, comme disait la reine Elisabeth, “ la guerre est un procès qui ruine même ceux qui le gagnent.”

ROSALIE M*****.



Ma Crete rouge brille encore.

Aigle orgueilleux tu me bannis,
 A toi palais, pompe guerrière,
 A toi les étendards bénis!
 A moi l'atelier, la chaumière:
 Je vois sans fiel et sans chagrin
 Tout cet éclat qui te redore;
 J'en ai vu d'autres, mon voisin,
 J'en verrai bien d'autres encore.

Quand Rome ici l'eut apporté,
 Regrettant nos vicilles franchises,
 Tranquillement je suis monté
 Sur le clocher de nos églises;
 Mille ans et plus sous un ciel noir
 J'attendis la nouvelle aurore,
 Deux fois déjà j'ai cru la voir.
 Le vicieux coq peut attendre encore.

Es-tu l'aigle noir de Berlin,
 L'aigle blanc égorgeant ton frère,
 L'aigle à deux têtes du Kremlin,
 L'aigle que l'Autriche révère ?
 Pour ne point être confondu,
 Prends un signe qui te décore,
 Mon signe à moi n'est pas perdu,
 Ma crête rouge brille encore.

Usurpateur, sois donc moins fier !
 Sans vouloir rabaisser ta gloire,
 Tes succès ici sont d'hier
 J'ai le pas sur toi dans l'histoire.
 Avec mes fils, Hoche et Marceau,
 Toujours l'étendard tricolore
 Fut vainqueur ; et son Waterloo,
 Le coq gaulois l'attend encore.

Tu n'es qu'un Romain déguisé
 Moi, des ergots jusqu'à la tête
 Je suis Français fier, brave, osé,
 Galant, jaloux dans la conquête,
 Un peu hâbleur et babillard ;
 Mais ces défauts on les adore ;
 Oh ! pauvre aigle, tu viens trop tard,
 Sur le cœur le coq règne encore.

Tu me reproches mon fumier,
 Mais le fumier nourrit la terre,
 Mon domaine est hospitalier ;
 Ton aire est froide et solitaire.
 Les hauts monts ont plus d'un écueil ;
 Un des tiens, que le monde honore,
 Sur un rocher eut son cercueil,
 Sur mon fumier, je chante encore.

Pour toi le temps ne marche pas,
 Ton cri—fanfare des batailles,
 Ne sait mener les peuples, las !
 Qu'à de stériles funérailles ;
 Moi, je vois les jours à venir,
 Ma voix pacifique et sonore
 Dira l'hymen de l'avenir ;
 Ecoute bien, je chante encore.

V. BARON.

ÉTUDES PHYSIOLOGIQUES.

DU RIRE.

Oui, madame, vous rirez, je me le suis mis en tête, et, sur mon honneur, vous rirez ! Oh ! vous avez beau vouloir garder votre sérieux ; le flegme n'est plus de mode, le stoïcisme usé comme le chapeau que vous portiez l'année dernière. Et moi je prétends que vous rirez, que vous allez rir, que déjà vous riez !—Vous êtes un fat, monsieur !—Je l'admets !—Un sot !—Je l'admets, encore.—Un mauvais plaisant !—Je n'en saurais douter... Mais en tous cas, j'ai gagné mon procès, car vous riez, ne vous en déplaise, belle dame. Consultez votre miroir.—Là, bon, comme cela. Pincez-vous les lèvres ; froncez les sourcils, frappez du pied, et je parie vous faire rir.—Comment ?—Mon Dieu ! rien de plus simple : je ris moi-même et le rire est épidémique, donc j'ai tout lieu de croire, que dis-je ! je vois que vous suivez mon exemple.

Ce serait vraiment un livre fort curieux que celui qui s'intitulerait : *Physiologie du rire*. Je ne sache pas qu'il ait encore été fait. Pourtant le sujet est fécond et offrirait une mine riche à exploiter pour un écrivain. Que de beaux traits ne remettrait-il pas à la mémoire ! que de vieilles pensées ne rafraîchirait-il pas ! Un pareil recueil vaudrait évidemment bien le *Livre des larmes* de l'abbé Constant et trouverait indubitablement plus d'amateurs. Quoiqu'en aient dit certains hypocondriaques à l'humeur noire, atrabilaire, le rire est l'ami de l'homme. ou, si vous l'aimez mieux, l'homme est ami du rire. Ya-t-il quelque chose de plus sympathique, de plus communicatif, de plus spontané, de plus électrique ? Les sanglots d'un étranger peuvent vous attrister, mais rarement soulever votre poitrine. Bien au contraire, le rire engendre le rire. Vous entrez dans une maison, des personnes se livrent à un accès d'hilarité, vous ne savez le motif de leur gaieté et pourtant déjà le sourire monte à votre facies ; delà aux éclats, il n'y a qu'un pas. Que de services les ris n'ont-ils pas rendus ! Deux époux se boudent, ils en sont aux reproches, une querelle, peut-être bien un divorce va survenir, et tout à coup, emporté par la colère, l'un d'eux lâche un bon mot, l'autre essaye sournoisement de comprimer un sourire, mais il a été aperçu, et voilà notre couple raccommodé.

On rit avec ou sans cause, éveillé, endormi, debout, assis, en marchant, en se promenant, à cheval, en voiture, en bateau, en causant, en réfléchissant, dans toutes les positions imaginables, jusques sur la potence et sur l'échafaud,—de vrai dans ces dernières situations c'est rare, mais ça s'est vu. Décidément, le rire n'a pas en assez d'appréciateurs. A l'exception du bon Homère, nul ne l'a estimé comme il devait l'être. Cependant si chacun de nous interrogeait en conscience les divers actes de sa vie, comme il prise-rait le rire, depuis celui de l'homme haut placé qu'il est allé solliciter, jus-qua celui du tailleur qui lui livrait un gilet à crédit !

Le rire que de choses il dit, bon Dieu !

Sur les lèvres de la femme que vous aimez, n'est-ce pas un encourage-ment, un aveu ?

Sur la face de votre créancier, n'est-ce pas trois et même six mois de délai ?

Sur le visage de M. votre père, n'annonce-t-il pas le paiement de vos dettes ?

Enfin, le rire exprime tour à tour, l'allégresse, la bienveillance, l'affection, la tendresse, l'amour, le plaisir, la satisfaction, la jubilation, en un mot tous les sentimens agréables de l'âme ou de l'esprit ; disons donc, comme La Bruyère : " Il faut rir avant d'être heureux de peur de mourir sans avoir ri."

BEAUX-ARTS.

PEINTURE.

Comme de tous les beaux-arts la musique est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme, la peinture nous semble être celui qui agit le plus immédiatement sur l'imagination. Le premier est né avec l'homme, le deuxième est le produit de son instinct imitateur. Les harmonies de la nature animée aussi bien qu'inanimée, voilà le point de départ, l'essence de la musique, si notre paléogénésie est juste. La musique peut donc être regardée comme inhérente à la création cosmogonique. Elle n'appartient pas seulement à l'homme, mais encore à la race animale. La peinture, au contraire, n'a pas d'autre créateur que l'homme, et pas d'autre possesseur que lui. Elle est son œuvre, son fait. C'est pourquoi, peut-être, la peinture ne jouissait pas dans l'antiquité du culte qu'on accordait à la musique. Non seulement le paganisme n'a point déifié la peinture, mais il ne l'a point rangée sous la protection des Muses. Les poètes ont oublié de chanter ses grâces, les historiens de nous livrer le nom de ses apôtres. Anomalie inconcevable ! car la peinture ou le dessin dût servir de tous temps à figurer les substances ou les êtres chers aux humains qui sont surtout, quoiqu'on en dise, impressionnés par ce qui frappe leurs sens ; inconcevable encore, parce que l'idée de la peinture ou de la reproduction des objets sur un plan uni a sans doute précédé la sculpture, la statuaire, et prêté aux divinités leurs premières formes.

Quoiqu'il en soit, l'origine de la peinture se perd dans la nuit des âges. Des archéologues prétendent qu'elle a toujours existé. Sans partager exclusivement leur opinion, nous estimons que cet art remonte à la plus haute antiquité, bien au-delà de cette révolution terrestre qu'on a nommée le déluge et qui changea la face de la planète que nous occupons.—“ Les peuples les plus sauvages, dit M. Lenoir, comme les plus civilisés, ont embelli par la peinture leurs habitations, décoré leurs temples et enrichi les statues de leurs dieux. La peinture unie à l'or brille dans les pagodes de l'Inde ; elle décore les téocallis des Mexicains-Toltèques ; elle rehaussait de son éclat les murs de la Haute-Egypte, et 2,108 ans environ avant notre ère, Sémiramis fit peindre des animaux fantastiques sur le pont de Babylone ; elle est employée encore avec plus d'éclat dans les mosquées des Arabes et des Turcs ; enfin, elle paraît dans les cryptes des premiers chrétiens, dans les basiliques du moyen âge ; et de nos jours elle est le plus bel ornement de nos églises et de nos palais.”

Chacun soit que le dessin, ou la représentation des contours d'un corps par des lignes, est le père de la peinture. Les Latins ont désigné ce genre primitif sous le nom de *pictura linearis*. Suivant certaines personnes, l'Égyptien Philodès l'aurait inventé, d'autres veulent que ce soit le Corinthien Cleanthès ; mais ces hypothèses n'ont aucun fondement et ne peuvent satisfaire un esprit sérieux. S'il n'est pas plus vraisemblable que l'Égypte ait donné naissance à cet art, il est à peu près prouvé qu'elle fut le berceau de ses premiers perfectionnements. Les Grecs lui firent faire un grand pas, il languit sous les Romains ; le christianisme l'arracha aux langes qui l'emmaillotaient pour le porter rapidement au zénith de la perfection.

Mais sous les premiers papes, la peinture se confinait presque exclusivement aux sujets religieux.

“ Jusqu'à une époque assez avancée du moyen-âge, dit Bourquelot, la peinture fut essentiellement religieuse. Des moines et des clercs la pratiquaient. Elle servait, comme la sculpture, à exprimer pour tous les fidèles les idées reçues sur les personnes divines, sur les anges et les démons, à glorifier les saints et les martyrs, à publier, pour ainsi dire, les histoires sacrées.”

Grâce à Léon X, la gloire de la chrétienté, les beaux-arts s'élevèrent à une hauteur gigantesque au XVI^e siècle. La peinture ne resta pas en arrière. Bien loin de là, elle reçut son plus vaste essor et compta ses premiers génies, Raphaël, Michel-Ange, Corrège, Léonard de Vinci, et l'immortel Bramante, dont les chefs-d'œuvre ont si fort contribué à l'ornementation de St. Pierre de Rome, cette grande épopée architectonique, comme l'appelle Goëthe.

Dans un prochain article, nous indiquerons les progrès de la peinture à travers les siècles ; nous donnerons ensuite une description de ses divers genres, depuis la peinture *monochrome* jusqu'à la peinture à l'*huile*, et enfin la biographie des plus grands peintres connus.

TABLETTES ÉDITORIALES.

Montréal, mars, 1854.

La gent littéraire est oublieuse par nature, par besoin, par paresse, c'est là son moindre défaut. C'est pourquoi, en notre qualité de littérateur émérite (soit dit sans modestie), toutes les fois qu'il s'agit de ne pas faire de littérature, nous avons perdu le souvenir de notre dernière promesse, lorsqu'un incident,—un incident miraculeux,—est venu nous rafraîchir la mémoire. En deux mots voici le fait. Cette après-midi, le temps était superbe. La calotte céleste était doublée du plus magnifique azur qui se puisse imaginer; le soleil attaché au centre comme un éblouissant pompon d'or,—la comparaison est riche, qu'en pensent nos chapeliers?—épanouissait ses impalpables effilés sur la ville et les champs. Je vous laisse à juger s'il faisait bon sous cette lumineuse coiffure; aussi, traîneaux, chevaux et charretiers, flâneurs, promeneurs, voyageurs, moutards, cavaliers, créatures, étaient en pleine jubilation. Debout, contre une fenêtre nous soupirions—hélas! oui, nous soupirions du fond du cœur, en traçant avec le doigt, des hiéroglyphes sur le givre qui recouvrait nos vitres, car,—misère humaine!—le rigolet qui d'ordinaire filtre jusqu'à nos poches quelques gouttes du Sacramento—ce rigolet s'était bouché sans que nous sussions où et comment...et par conséquent...enfin vous comprenez!

—Donc, nous nous ennuyions, savamment, doctoralement, pédantesquement, lorsque vint un ami.

- Une belle journée!
- Splendide.
- Si nous faisons un tour de sleigh?
- J'ouvris mon porte monnaie.
- Vide!
- Vide! } Etonnement d'une part; déchirement d'entrailles de l'autre!
- Qu'importe! j'ai mon traîneau à la porte!
- Vrai?
- Voyez plutôt.
- Un moment, je cours m'habiller.
- Notre toilette était faite; nous étions...
- Mes bottes! où sont mes bottes?

Et nos (observez, par parenthèse, que tout éditeur appartient au singulier ou au pluriel, suivant les circonstances) bottes s'empressèrent de ne pas répondre à cet appel. Où diable! l'entêtement va-t-il se nicher?

Cependant notre ami criait:

- Venez-vous?
- Un moment, je cherche mes bottes.
- Le garçon de l'hôtel entre dans ma chambre à coucher.
- Et nos bottes? où as-tu mis nos bottes?
- Moi, monsieur! je les ai données au cordonnier.
- Au cordonnier! et pourquoi faire?
- Elles tiraient la langue.

—Elles tiraient la langue, malheureux! des bottes toutes neuves ayant à peine quinze mois de service.

- Mais...
- Cours me les chercher!
- Cinq minutes après; l'impudent, le scélérat, le..... (une épithète qui se prononce, mais ne s'écrit pas) rentrait sans mes bottes!
- Le cordonnier a jugé qu'il fallait les remonter et il les a démontées!

Que répondre à cela, dites? Vous ne me ferez pas l'injure de me croire propriétaire

de plusieurs paires de bottes, ne vous étonnez donc pas, chers lecteurs, si je demeurai au logis, et, en réfléchissant aux commodités et incommodités de la chaussure, me remémorai que j'étais votre débiteur. MORALITÉ:—Les petites causes amènent les grands effets.

M'asseyant à ce bureau somnifère que vous connaissez bien, j'écrivis en gothique :

Faute d'une paire d'escarpins et d'un point d'interrogation.

Mais à peine cette ligne était-elle tracée avec toute l'élégance calligraphique dont nous sommes capables en nos jours d'accouchements laborieux, qu'un individu, bizarrement accoutré, se soutenant sur des béquilles, et le visage enfoui sous un cache-nez plus noir que la suie, parut dans notre cabinet, sans que nous ayons vu ou entendu la porte s'ouvrir.

—Voilà, dit-il d'un ton brusque ! publie !

Et il s'évanouit comme par enchantement.

Mais dans notre appartement régnait une forte odeur de soufre, et sur notre table se trouvait un gros cahier de feuilles d'amiant.

L'ayant ouvert avec une certaine curiosité, nous lûmes :

Le Diable à Montréal.

PRÉAMBULE.

« La négation est à l'ordre du jour : elle court sur les lèvres, se promène dans les écrits, se glisse dans les actions, s'infiltré dans les cerveaux. Cependant, moi, je crois, j'ai foi ; parce que j'ai vu, parce que j'ai touché, parce que j'ai senti, et si un de ces esprits forts—sceptiques jusqu'à concurrence de la Camarde—qui foisonnent maintenant sous l'Olympe, s'écrie :

—Et que venez-vous nous lanterner avec vos croyances ! Tout est hypothétique et conventionnel !

« —Tout beau ! tout beau ! mon petit monsieur, lui répondrai-je ; soyez moins prodigue de hochements de tête et de haussements d'épaules, le surnaturel vous coudoie à chaque pas et, malgré vous, il vous prend au dépourvu. Nos pères, ces braves gens en pourpoints, braies, et hauts-de-chausses avaient la louable habitude de croire aux sorciers, aux revenants et même au diable ! Le siècle d'aujourd'hui,—dix-neuvième de l'ère, cinq mil huit cent cinquante quatre du monde—s'essaye à vivre avec plus de commodité, sans obligation, sans privation d'aucune espèce. Il s'est pris à tout nier... le pénitencier excepté—bien entendu !—Un pyrrhonisme myope dépoétise chaque chose au contact de son scalpel avide. Notre siècle est un athée, un froid égoïste, qui secoue un à un les sentiments généreux. Il sourit de pitié au mot de vertu, et quand la faiblesse suinte par tous ses pores, il vous dit avec une incrédulité moqueuse :

« —Soyez-en persuadé, Satan s'en va. Il perd bien de son influence, le pauvre diable qu'il est.

« —Oui, il ose vous dire cela, lui, le misérable jouet, l'aveugle victime des passions !

« —Eh ! pas si pauvre que vous daignez le faire s'il vous plaît : ses profits sont encore plus considérables que vous ne pensez. De ce qu'il se cache, ne vous pressez pas de conclure qu'il fuit ; et, s'il échappe à votre œil distrait, un observateur attentif peut encore apercevoir, sinon le bout de ses oreilles, du moins le bout de ses vénérables cornes.

« Lucifer est fin, mon cher monsieur, plus fin que vous et moi ; il a compris que les formes surhumaines sous lesquelles il apparaissait au bon vieux temps, devenaient *rococo* ; à présent, il serait reconnu, de suite, bafoué, raillé, berné, sifflé ni plus ni moins qu'un acteur ou un auteur, et le pécheur, à l'abri de sa pernicieuse influence, ferait saintement son salut.

« —Ah ! ah ! l'engeance humaine devient moins crédule, s'est-il dit dans sa barbe de bouc ; oui-dà ! voyez-vous ça ! Eh bien, jouons au plus Normand et suivons le progrès.

“ Donc, tout aussitôt, il a rentré les ornements de son front, rogné ses griffes, rasé sa peau velue, déserté les ruines, les cheminées, tous les anciens nids de ses premières amours ; puis, il est franchement, superbement monté sur la scène, plus insaisissable, plus innocent, plus honnête que jamais.— Jadis, il était le diable, rien que le diable, cornu, fourchu, boiteux, caudifère, hideux ; aujourd’hui, il se fait empereur, roi, prince, magistrat, militaire, bourgeois, femme même au besoin, homme ou chose, suivant l’exigence de ses desseins malfaisants. Vous le voyez passé en sautoir sur la poitrine d’un fonctionnaire public, ramper aux pieds des grands, les flatter, les exalter, prendre la plume d’un écrivain famélique, confectionner la généalogie d’un baron de fraîche date, se métamorphoser en parchemin, *job* monstre, actions de chemins de fer ; il enrôle le conscrit littéraire, incarné en petit feuilleton qui paraîtra dans les petites colonnes du petit journal de sa petite ville ; il se livre au tailleur le coupe, le façonne, et gracieux et élégant habit, il va battre les flancs de nos lions domestiques, qui n’en sont pas mieux élevés pour cela ; il se marie à l’épée, au pinceau, ciseau, archet ; se fait fourrure, pelleterie, cachemire moëlleux diapré des couleurs les plus chatoyantes, pèlerine, mantelet, guimpe, sous-jupe, crinoline, corsage *idem*, chapeau coquet pour aiguïser l’appétit glouton de bien des tigresses, qui n’ont, je vous l’assure, ni la sauvagerie, ni la cruauté des animaux féroces dont elles empruntent le nom.

“ S’il s’adresse à l’*avarice*, il achète à prix d’argent la conscience d’un électeur : ailleurs on le prendrait pour un brocanteur juif :—teint de citron, maigreur repoussante, chapeau gris dénué de poil et presque veuf de son plafond ; habit noir, étriqué, usé jusqu’à la corde ; pantalon multi-couleur ; bottes trouées, rapiécées ; rien n’y manque :—il visite ses amis et connaissances, et fait des prosélytes en énumérant les bienfaits de ce qu’il appelle banque fraternelle, paternelle, maternelle, simpiternelle, prévoyance, ordre, économie ; sous l’appât d’un bon livre, il tente l’éditeur P. qui le tire à 10,000 exemplaires et le conserve charitablement pour les vers et les rats.

“ Satan est refait, et ce serait bien fait, si une certaine quantité d’honnêtes gens ne lui tenaient pas compagnie sur ce bilan maudit.

“ On le voit fréquenter les rues noires et sombres qu’on abandonne en Allemagne, en Pologne et en Russie, aux enfants d’Israël ; là, sous les traits et les guenilles d’un malfaïteur, il jette à l’avidité d’un Judas le bijou et l’habit que celui-ci sait provenir d’un vol, mais qu’il n’achète pas moins.

“ Souvent il s’adresse à l’*usure*. Il prend alors la figure d’un fils de famille, fait sonner bien haut les revenus de l’auteur de ses jours, et allèche ainsi l’usurier, qui lui prête honnêtement et en maugréant contre la rareté des espèces et la cherté des vivres, au taux bien modeste de 75 $\frac{1}{2}$.—S’il parle à la luxure : Autrefois, il se mêlait aux mignons de Henry III, il assistait en personne aux petits soupers de la Régence, avec tout le *débrillé* des roués du temps. Frédéric le grand en fit son favori, Christine de Suède son page. Il se décollette, montre sa jarrettière et fait d’excellentes affaires en Italie, à St. Pétersbourg et en France ; il trône auprès du Deux Décembre sous le nom de Theba Montijo.

“ S’il exploite la *gourmandise*, s’il en veut à ces gens à la trogne vineuse, au nez bourgeonné, aux célibataires, rentiers, ministres, donairières, ou fournisseurs, il se reproduit le plus souvent sous la forme d’une truffe du Périgord (on ne saurait croire combien la vertu diabolique de ce tubercule a de puissance dans un dîner) ; il se dissimule sous la croûte dorée d’un succulent pâté de foie gras ; il se fait dinde en gélatine, gras et dodu, et apparaît un vendredi, vermeil et succulent, aux yeux consternés d’un catholique en voyage. Il couvre son respectable chef d’un bonnet de coton, ceint le tablier blanc, se fait restaurateur : autrefois, il se nommait Mignot, aujourd’hui, il s’intitule Very, Véfour, café de Paris, et à Montréal, D***** O****, &c., &c.

“ Veut-il inspirer l’*envie*, il se montre aux vieilles filles, sous les dehors d’une jeune mariée, aux fausses dévotes, laides, sous les traits d’une jolie mondaine ; aux ignorants, il parle science ; il arbore une couleur quelconque, se fait partisan et promet aux non placés les emplois dont d’autres sont investis ; il joue un grand rôle dans les révolutions sous l’apparence d’un porte-feuille rouge. Cette jeune personne, dont la mise est toujours ravissante d’élégance, de fraîcheur et de bon goût, celle que (n’en déplaise à votre excellent cœur, chères lectrices,) vous appelez ma bonne amie, et qu’après, vous déchirez

à belles dents... c'est encore lui. Cette femme si attrayante qui excite à son approche les murmures flatteurs des hommes et les regards jaloux des femmes... eh bien ! c'est lui ; cet homme doué d'avantages et de qualités que vous ne possédez pas, obtenant des succès qu'on vous refuse, cet homme, dis-je, c'est lui, toujours lui !!!

“ S'il exploite la *colère*, il plisse son front, fronce les sourcils ; il est taquin, caustique, moqueur, méchant pour les gens irascibles, les bourrus de toute espèce, les tempéraments lymphatiques et froids ; flegmatique comme un enfant d'Albion, indolent et mou comme un Allemand. Il s'adresse aux esprits vifs, emportés, sous la fumée d'un camouflet ; il excite les rois à la guerre ; mais il échoue parfois, tous les souverains n'ayant pas les susceptibilités napoléoniennes.

“ Il est le plus souvent à la tête d'un cercle, café ou *bar* lorsqu'il parle à la *paresse*. Il offre alors des vins capiteux, un verre de brandy, du tabac, il endosse le sordide costume d'un lazzarone pour s'accroupir au coin d'une borne, se chauffer aux rayons du soleil napolitain, une cigarette à la bouche. Sous l'apparence d'un protocole, il assoupit les diplomates ; il est fat et pédant avec les dames, baladin, histrion, chanteuse de rues, enseigne ou devanture d'une boutique sur laquelle on lit :

FRAGASIN DE MADRES.

“ Satan pénètre dans les harems, et, sous le gracieux turban d'une belle odalisque, il passe délicatement ses doigts roses et effilés dans la barbe d'un pacha mollement étendu sur de riches coussins. C'est surtout pendant notre sommeil qu'il se plaît à nous tourmenter. Alors seulement il change de rôle, et reprend parfois ses anciennes tournures, bien certain qu'il est de nous voir attribuer à notre seule imagination ce qui n'est réellement que le fait de sa haine profonde pour l'humanité. Ainsi, il apparaît à certain monsieur sous la forme d'une gigantesque seringue, aux policiers sous celle d'une trique, aux créanciers, déguisé en débiteur franchissant la ligne 45, à l'actionnaire des chemins de fer, sous la silhouette d'un wagon renversé ; à l'auteur et à l'acteur, sous l'apparence d'un effilé monstre ; en un mot, sous le masque de nos antipathies, il provoque, il fatigue, et harasse comme un cauchemar.—Voilà, quand il niera le diable, ce que nous répondrons au siècle.—Et, Dieu veuille, honnêtes lecteurs, que svelte et léger comme une plume, le malin esprit pour se venger de mes révélations n'ait eu la perfidie de se faufiler sous mes doigts... Dieu m'en préserve !

“ FIN DU PREAMBULE.”

Ainsi débutait le manuscrit que j'avais entre les mains. Le commencement ne manqua pas de m'intéresser ; aussi allais-je poursuivre ma lecture, quand je m'aperçus que cinq heures avaient sonné. Une affaire importante nécessitait ma présence au dehors, et, *infandum !* je fus obligé de dire comme un simple abonné : La suite prochainement !

X. Y. Z.

LANGUE ITALIENNE.

L'italien est aujourd'hui la langue à la mode, la langue des salons, des arts, du bon ton ; chacun admire ses charmes, se plaît dans la galerie de sa littérature si riche en génies depuis les Guittone d'Arezzo, Guido Galvanti, Dante Alghieri, les trois frères Pulci, l'Arioste, le Tasse, Marco Bandello, Metastase, jusqu'aux Alfieri, Pepoli, Pindemonte, Sylvio Pellico, Manzoni, &c.

La possession de ce magnifique idiome est le complément des études, et tout homme et toute femme qui veut passer pour lettré, doit connaître l'italien ; car, comme l'a dit M. Bescherelle, “ c'est la langue des diminutifs caressants ou railleurs, des augmentatifs burlesques, la langue de l'ironie douceuse, une langue qui est faite pour la musique ou pour laquelle la musique paraît avoir été faite.” En Angleterre, en France, les gens bien élevés auraient honte de ne pas connaître l'italien. Dans tous les pensionnats, on cultive cette langue et nous sommes heureux de voir nos concitoyens partager le goût général, et profiter avec empressement du séjour de M. A. Gallarati à Montréal pour s'initier aux beautés de la langue italienne.

SOUVENIR DE DECEMBRE.

PAROLES DE V. BARON.
(A son ami Labelle.)

MUSIQUE DE J. B. LABELLE.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a common time signature (C). It contains a melodic line with quarter and eighth notes. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment with chords and moving bass lines.

The second system of musical notation continues the piece. The upper staff remains in treble clef with one flat and common time. The lower staff is in bass clef with one flat and common time. The melody continues with similar rhythmic patterns, and the accompaniment provides a steady harmonic support.

Maestoso.

The third system of musical notation includes the vocal line and piano accompaniment. The upper staff is in treble clef with one flat and common time, featuring a vocal line with lyrics. The lower staff is in bass clef with one flat and common time, providing piano accompaniment. The lyrics are: "Te sou vient-il de ce soir de dé - cem - bre que nous pas-". The tempo marking *Maestoso.* is placed above the first staff.

sa - mes tous les deux au coin du feu, ba - bil - laut dans ma

ral. a tempo.

cham - bre ? A - mi, que nous é - tions heu - reux ! nous nous di -

sions tous nos ré - ves d'en - fan - ce ; A - mour, a - mour, doux fan - tô - me éclip -

Ritard.

sél Puis quel - que fois nous cau - sions de la

Fran - ce; Il est si doux de par - ler du pas -

Crescendo poco a poco.

sé, puis quel-quo fois nous cau - sions de la

crescendo. Crescendo poco a poco.

Ritar - dan - do.

ff Fran - ce; Il est si doux de par - ler du pas - sé.

suivez la voie.

Le vent sifflait à travers la fenêtre ;
 La neige, à gros flocons tombait :
 Lors, ami, plus d'un malheureux peut-être
 Sans feu, sans pain, seul grelottait !
 Le seul penser des humaines misères
 Eut pu ternir notre joie à l'instant ;
 Pour l'étonner nous remplissions nos verres :
 Il est si doux d'oublier le présent !

Et nous parlions des lieux de ton enfance,
 Du Canada, toujours Français
 Qui doit, telle est notre chère espérance,
 Être bientôt libre à jamais ;
 Et nous chantions maint air patriotique ;
 De longs refrains à ne jamais finir ;
 Puis nous disions, vive la république !
 Il est si doux de chanter l'avenir !

125

AVIS IMPORTANT.

Seules les personnes qui, à partir du 1er Février, 1854. procureront dix souscripteurs à la *Ruche*, auront droit à une copie gratuite de cette publication.

OLD COUNTRYMAN,

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles, littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs, et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue Ste. Thérèse, No 18.

LE PAYS, Journal des intérêts démocratiques.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions: l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à quatre piastres par année; l'autre, une fois par semaine, le Mercredi, à deux piastres: l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal: il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes:—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,
Jos Roy, No. 25, rue St. Paul.
ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul.

JACQ. AL. PLINGUET,
Propriétaire.

MONTREAL, Mai, 1853.

ALMANACH CANADIEN DE LA RUCHE LITTÉRAIRE

POUR 1854.

Par G.-H. Cherrier,

~~PARIS~~

A vendre chez les principaux libraires Canadiens et Anglais de cette ville, ainsi qu'au bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 18, Rue Ste. Thérèse, au bureau du *Moniteur Canadien*, Rue St. Paul, et à l'*Institut Canadien*.

LE MESCHACEBE, L'AVANT-COUREUR

ET LE

MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUISIANE,

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artlys, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT.

Pour l'*Avant-Coureur*.....\$ 5 par an
Pour l'*Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Ma-*
gasin Littéraire de la Louisiane.—Les trois jour-
naux ensemble.....\$ 10 par an

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se réglera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LE CANADA,

Bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 18 rue Ste. Thérèse, à Montréal.

AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE

TRÉSOR DES NOURRICES

manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les débords, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.

C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie:—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce, Eaux de Cologne, de Lavande, &c., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.



Février, 1854.

PHARMACIE, No. 36, RUE NOTRE-DAME,
MONTREAL.

LES CHATIMENTS,

POÉSIES VENGERESSES,

PAR

Victor Hugo.

Prix : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la Ruche, 18, rue Ste. Thérèse, ainsi qu'à l'Institut Canadien.
Février, 1854.

LA REVUE DE L'OUEST.

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. R. Cortambert, *président* ;

Th. Gantie, *vice-président* ;

Ed. Haren, *secrétaire* ;

Nicolas Demenil, *caissier* ;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an, - - - - -	\$2,50
Six mois, - - - - -	1,25
Trois mois, - - - - -	65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février, 1854.

LIBRAIRIE FRANÇAISE,

UNIVERSELLE.

NO. 111, LEONARD STREET,
NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du VERITABLE BON MARCHÉ, et de donner au prix de 6 cents le volume, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30	0
Alexandre Dumas	400	"	"	25 0
Histoire Naturelle	375	"	"	25 0
Veillées Littéraires	300	"	"	20 0
Panthéon Populaire	200	"	"	15 0
Comédie Humaine	160	"	"	10 0
Chateaubriand illustré	150	"	"	10 0
Romans illustrés	150	"	"	10 0
Illustrations littéraires	120	"	"	7 50
Ensemble	2335	"	"	\$150 0

On peut souscrire:—1o. Par livraison ou volume à 6 cents;—2o. Par ouvrage ou auteur complet;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1.25.

Février 1854.

MÉCHIN.

ILLUSTRATIONS NOUVELLES.

A DES PRIX REDUITS.

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 18 rue Ste. Thérèse, savoir :

DE BALZAC.

La femme de trente ans.
César Biroteau.
La vieille fille.
Une ténébreuse affaire.
Modeste Mignon.
Albert Savarus.
Les parents pauvres.
Le père Goriot.
Une fille d'Eve.
Histoire des Treize.
Ursule Mirouet.
Les employés.
Massimilla Doni.
Louis Lambert.
La maison Nucingen.
Le cabinet des antiques.
L'enfant maudit.
Eve et David.
L'interdiction.
Un début dans la vie.
Honorine.
La dernière incarnation de Vautrin.
La recherche de l'absolu.
Le martyr calviniste.
Les chouxans.
Le curé de village.

VICTOR HUGO.

Les voix intérieures.
Les châtimens.
Le roi s'amuse.
Lucrèce Borgia.
Bug-Jargal.
Ruy Blas.
Marion Delorme.
Hernani.
Marie Tudor.

EUGÈNE SCRIBE.

Dix ans de la vie d'une femme.
Carlo Broschi.
Proverbes.
L'ambitieux.
Adrienne Lecouvreur.
Judith.
La grand'mère.
Le verre d'eau.
La camaraderie.
La Bohémienne.
Valérie.
Le mariage d'argent.
Avant, pendant et après.
Les contes de la reine de Navarre.
La maîtresse anonyme.
La calomnie.
Bertrand et Raton.

BIBLIOPHILE JACOB.

Les aventures du grand Balzac.
Une aventure de Racine.

Vertu et tempérament.

ALEXANDRE DUMAS.

Le chevalier de maison rouge.
Blanche de Beau lieu.
Jacques 1er et Jacques 2d.
Un bal masqué.
Murat.
Mille et un fantômes.
Othon l'archer.
Vingt ans après.
Les trois mousquetaires.

GEORGE SAND.

Le meunier d'Angibault.
Les maîtres mosaïstes.
Kourrogrou.
La petite Fadette.
François le Champi.
Valentine.
Horace.
Lucrezia Floriani.
Mauprat.
Isidora.
Jacques.
Leone Leoni.
Pauline.
Indiana.
Jeanne.
Le Picciminio.

PAUL FÉVAL.

Alizia Pauli.
Le banquier de cire.
Le capitaine Spartacus.
Les fanfarons du roi.
Le fils du diable.
La créole.

MICHEL MASSON.

Une couronne d'épine.
Les contes de l'atelier.

EUGÈNE SUE.

Le Juif Errant.
Comédies sociales.
Atar-Gull.
Le commandeur.
La coucaratcha.
Deux histoires.
Latréaumont.
Deleytar.
Jean Cavalier.
La vigie de Koat-Ven.
Arthur.
Le marquis de Létorière.
Paula Monti.

HOFFMAN.

Contes fantastiques.
L'Élixir du diable.

CLÉMENTINE ROBERT.

Les quatre sergents de Larochelle.

MADAME DE TENCIN.

Le siège de Calais.

ELIE BERTET.

Le pacte de famine.

FRÉDÉRIC DE SEZANNE.

Rouget de l'Isle et la marseillaise.

CHARLES DE BERNARD.

L'anneau d'argent.

CHARLES DICKENS.

Contes de Noël.

Nicolas Nickleby.

FREDERIC SOULIE.

Marguerite.

LE SAGE.

Gil Blas.

La vengeance trompée par l'amour.

Une journée des parques.

Les béquilles du diable boiteux.

WALTER SCOTT.

Le nain noir.

Le château dangereux.

FENIMORE COOPER.

Les lions de mer.

Les deux amiraux.

SCARRON.

Le roman comique.

MICHEL DE CERVANTES.

Histoire de don Quichotte.

PAUL DE KOCK.

Œuvres choisies.

P. J. DE BÉRANGER.

Chansons, œuvres complètes.

MADAME DE STAEL.

Corinne.

MICHEL RAYMOND.

Le maçon.

CHARLES NADIER.

La fée aux miettes.

Le songe d'or.

La légende de la sœur Beatrix.

MAD. EMILE DE GIRARDIN.

Le vicomte de Launay.

PAUL DE LASCAUX.

Les chalots de la salpêtre.

LE TASSE.

La Jérusalem délivrée.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beauregard, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amis de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Mars, 1854.

LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

H. Emile Chevalier.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de DIX CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six-cents souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal, chez les principaux libraires de cette ville et chez tous les agents de cette publication, ainsi qu'à Québec, chez M.M. Bossange, Morel et cie, Rue Buade, et à la librairie du *Canadien*, rue de la Montagne, B. V. Février, 1854.

BUREAU DE TRADUCTION

En Français, Anglais, Allemand et Italien.

Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance, au Bureau de la *Ruche*, Rue Ste. Thérèse, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.

Montréal, Juillet 1853.

ATTENTION !!

Le plus Grand Journal Français du Canada
POUR DEUX PIASTRES PAR ANNÉE.

PAYABLE D'AVANCE.

LE MONITEUR CANADIEN,

Politique, Littéraire, JOURNAL DU PEUPLE Commercial et Agricole.
No. 125, Rue St. Paul, Montreal.

LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français,

NARCISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, à l'ancien bureau du "Canada Gazette," Rue Ste. Thérèse, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.

On trouvera dans le *Semeur* des articles d'histoire, de littérature et de philosophie qui ne sont publiés par aucun autre journal canadien.—Un correspondant de Paris tiendra ses lecteurs au courant de tout ce qui se passe d'intéressant en Europe, et fournira des études sur la Révolution Française et des essais sur l'application du christianisme aux questions sociales.

Montréal, Juillet 1853.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

Pour le Canada et les Etats-Unis, à	10s. Od.
Pour l'Angleterre, à	15s. Od.
Pour la France, à	15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue Ste. Thérèse, à Montréal, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement PAYABLE D'AVANCE.

Février, 1854.

MAISON DU PEUPLE,



JOSEPH BEAUDRY,

MARCHAND TAILLEUR,

81

RUE M-GILL,

81

MONTREAL.

(Ancien numéro 31½.)

Prend la liberté d'informer ses amis et le public, qu'il a transporté sa boutique de tailleur à l'adresse ci-dessus.

On y trouvera un grand et bel assortiment de HARDES FAITES de toutes sortes, pour l'AUTOMNE et l'HIVER, fabriquées récemment avec les étoffes les mieux choisies, pour accommoder ses nombreuses pratiques, et qu'il vendra

EN GROS ET EN DETAIL.

Les PRATIQUES et les ÉTRANGERS qui visitent Montréal, auront l'avantage de choisir dans son fonds d'étoffes étendu et varié, et assorti par lui-même avec le plus grand soin, des HARDES nullement inférieures à celles de commande et à des prix très réduits.

On trouvera à cette adresse, un grand nombre de PALETOTS-SACS, de dessous et de dessus qu'on ne peut trouver ailleurs qu'à la

MAISON DU PEUPLE

Où on pourra se procurer constamment un grand fonds de hardes d'enfants pour l'Automne et l'Hiver, de tous les goûts.

Aussi un immense assortiment de manteaux de Caoutchouc, redingottes de Gutta Percha à l'épreuve de l'eau, redingottes en pelleteries, tels que : Loup-Marin, Astracan, Robes de Buffle, etc.

Il a reçu par les derniers arrivages un large assortiment de DRAPS, CASIMIRES, DOESKINS, ETOFFES POUR VESTES, &c. ; aussi, un assortiment général de :

—HARDES FAITES,—

dans le dernier goût, à des prix réduits, pour argent comptant.

En annonçant qu'il vient de recevoir un nouvel et splendide assortiment de tout ce que le goût le plus raffiné et le plus fashionable peut désirer en draps, casimires, soiries ou étoffes de fantaisie, &c., le soussigné croirait manquer au devoir de la plus simple urbanité, s'il n'offrait au public connaisseur et élégant du Canada, ses remerciemens, pour la faveur inouïe qu'on lui a témoignée jusqu'à ce jour. Il espère en même temps que toutes ses honorables pratiques sont satisfaites de la ponctualité qu'il a apportée dans l'exécution de leurs commandes.

Le nombre croissant de ses clients lui prouve constamment que la courtoisie et l'exactitude sont de première nécessité dans un établissement de la nature de celui qu'il dirige à Montréal; enfin le soussigné, en rappelant que son magnifique magasin est ouvert à toute heure du jour aux visites du public, engage les personnes qui aiment les vêtements à la mode et à bon marché, à lui accorder leur confiance. Elles se convaincront ainsi par elles-mêmes, que sa maison, une des plus achalandées de Montréal, est aussi remarquable par la modicité de ses prix, que par la variété et la solidité de ses étoffes et l'élégance vraiment rare de la coupe des habillemens qu'elle confectionne.

Montréal, juillet 1853.

JOSEPH BEAUDRY.

NO. 38.

DELAGRAVE ET CIE.

NO. 38.

RUE NOTRE DAME.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Porte aussi liqueurs fines et vieux cognac, champagne, &c., ainsi que toutes autres sortes de vins et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

Montréal, Juillet 1853.

DELAGRAVE & CIE.

LE RÉPUBLICAIN

Journal du Soir,

PUBLIÉ A NEW-YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....	\$9.50
Six mois.....	4.75
Trois mois.....	2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal : RUCHE LITTÉRAIRE, Rue Sainte-Thérèse.

LITTÉRATURE, SCIENCE, &c., &c.

LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION

DE

MM. BEAUCHEMIN ET PAYETTE,

RUE ST. PAUL 125, MONTREAL.

En offrant leurs remerciements à leurs amis et au public en faveur de la bienveillance et des encouragements qui ont accueilli et soutenu la fondation de leur Maison de Librairie, les soussignés se font un plaisir d'annoncer, aujourd'hui, qu'ils peuvent offrir un vaste et bel assortiment de livres de Prières, d'Histoire, de Littérature, brochés, cartonnés ou richement reliés. Ces ouvrages, tous du meilleur choix, peuvent être donnés comme prix ou récompenses, à leurs élèves, par les chefs d'établissements d'éducation, les instituteurs des écoles primaires ou par les parents à leurs enfants.

Ils possèdent en outre une grande quantité d'Historiettes ou Contes moraux à l'usage de l'enfance et de la jeunesse ; des Albums illustrés et coloriés avec soin ; des livres de bonne et saine littérature ; des œuvres Ascétiques diverses, de Théologie, de Piété ; des HISTOIRES DE L'ÉGLISE, HISTOIRES DE LA RÉVOLUTION ET DES EMPIRES, par Gabourd, LES MÉMOIRES D'OUTRE TOMBE, par Châteaubriand, HISTOIRES DE FRANCE, DE NAPOLEON, par Gabourd, &c., et une infinité d'ouvrages dont l'énumération serait trop longue dans un simple avertissement.

Les soussignés prient le public de vouloir bien visiter leurs magasins, et ils se flattent que toutes les personnes qui les honoreront de leur confiance seront satisfaites de l'incroyable modicité du prix des livres mis en vente à la LIBRAIRIE CLASSIQUE ET D'ÉDUCATION, et de l'empressement qu'on mettra à exécuter leurs commandes.

Montréal, Juin 1853.

BEAUCHEMIN ET PAYETTE.